Desbois
091
v.2
SMRS

LE PRIX DU SANG

Avis aux personnes qui veulent monter un Cabinet de Lecture.

BIBLIOTHÈQUE

DES

MEILLEURS ROMANS MODERNES

2,300 volumes. — Prix : 2,500 francs.

Cette collection contient les NOUVEAUTÉS de nos auteurs les plus en vogue publiées jusqu'à ce jour par la maison, lesquelles sont accompagnées d'affiches à gravure et autres. — Tous les ouvrages sont NEUFS et garantis bien complets.

Les Libraires qui feront cette acquisition recevront **GRATIS** *cent exemplaires du Catalogue* complet et détaillé *avec une couverture imprimée à leur nom* pour être distribués à leurs abonnés.

La Maison traite de gré-à-gré pour un nombre moins considérable de volumes à des conditions très-avantageuses.

Grandes facilités de payement moyennant les renseignements d'usage. Le Catalogue se distribue gratis aux personnes qui en feront la demande par lettres affranchies.

Paris — Imp. P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

SCÈNES DE LA VIE ARABE.

LE

PRIX

DU

SANG

PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

La Vieille Fille, Une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc, etc.

II

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES

PETITS BOURGEOIS

PAR

H. DE BALZAC.

Dans les *Employés* ou la *Femme supérieure*, Balzac avait déposé le germe de la délicieuse peinture de mœurs qui, sous le titre de *les petits Bourgeois*, présente d'une manière si gaie et si exacte un des aspects de la vie parisienne. Comprenant que la profondeur de l'observation et la vérité des caractères ne constituent pas tout le mérite d'un roman, l'auteur a eu soin d'introduire, dans celui que nous recommandons à l'intérêt du lecteur, une dose d'intérêt dramatique que Corentic, le terrible homme de police, d'*Une ténébreuse Affaire* et de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, ne pouvait manquer d'y porter avec lui. La figure de *Tartufe*, refaite selon les mœurs de notre époque et jetée au milieu de toutes les petites passions de la bourgeoisie, crée avec elle le contraste le plus saisissant. Tout en y montrant, dans un piquant relief, les ridicules de la petite classe *moyenne*, Balzac n'a pas manqué pour elle de justice, et il a dit aussi ses côtés dignes et élevés. La moralité, dont on a quelquefois regretté l'absence dans certaines de ses œuvres, n'est pas ici moins rayonnante que dans *César Birotteau* : c'est une peinture vraie, sans amertume, et malgré une légère couche de burlesque dont elle a dû par moment être affublée, l'honnêteté, dans ce livre plein de cœur, finit par rester maîtresse du champ de bataille. La grandeur de la vie privée, le parfum doux et vivifiant que répandent autour d'eux les sentiments de famille, finissent par y dominer toutes les émanations fétides et insalubres qu'exhalent les bas-fonds sociaux où l'auteur devait être entraîné par son sujet, s'il voulait faire un tableau complet. Jamais il n'a peint l'amour avec plus de fraîcheur et de pureté; jamais il n'a été plus gai sans cesser d'être dramatique ; jamais il n'a observé plus finement, sans que sa plume eût l'air d'un scalpel et sans que son étude de mœurs ressemblât à une autopsie.

LE CABINET NOIR

PAR

CHARLES RABOU.

L'histoire d'une institution ténébreuse autour de laquelle l'imagination est autorisée à grouper les combinaisons les plus dramatiques; une fable pleine d'originalité et d'intérêt, qui, s'ouvrant à la mort de Charles Ier d'Angleterre et ne se dénouant qu'à la mort de Napoléon, est successivement conduite par l'auteur, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Ecosse, en Italie, aux Etats-Unis, à Malte et jusque dans l'île africaine de Madagascar; au milieu de cet horizon vraiment épique, une foule de personnages saisissants, dominés par une grande figure que ne cesse d'entourer une mystérieuse atmosphère; des incidents sans nombre, dont le lecteur suit néanmoins sans fatigue la marche et le développement; de curieux détails sur les sociétés secrètes ; en un mot, toutes les émotions que peuvent créer l'histoire, le drame et le roman, réunies dans un cadre où la grandeur ne fait jamais tort à l'unité, tels sont les éléments du livre où le sombre auteur des *Contes Bruns* et de *l'Allée des Veuves* a résumé toute la force d'invention qui caractérise son talent. L'Allemagne, pays où les romans *noirs* ont toujours fait fortune, n'a pas attendu que l'auteur eût achevé son œuvre, et deux traductions paraissant simultanément à Leipzig et à Vienne, avant qu'un journal français eût terminé la publication du livre de M. Charles Rabou, témoignent de la sensation qu'il a produite, même à l'étranger.

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER ET Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/scnesdelaviear02gond

I.

Sidi-Brahim-Ben-Taïeb.

« Le prophète l'a écrit, commença avec quelqu'assurance Salem, « *les hypocrites seront relégués au fond de l'abîme de feu, et n'obtiendront aucun secours.* » Je ne suis

pas hypocrite, et je vous dirai la vérité : on m'accuse de deux crimes que je n'ai pas commis ; j'en jure par les *étoiles qui se couchent !* et c'est là, vous le savez, un grand serment. Les calomniateurs seront assurément précipités dans l'*hotama* (1). Loin d'avoir à me justifier, j'ai à me plaindre.

Hier, je me suis présenté à votre douar, en prononçant les paroles du Seigneur qui me rendaient inviolable, moi et les miens et mes biens ; je vous ai crié « *Dif*

---

(1) L'*hotama* est une salle de l'enfer, où tout ce qui y sera jeté tombera brisé. (Koran.)

Rebbi » et vous m'avez fait de grandes politesses; mais pendant la nuit mes chevaux m'ont été volés, mon serviteur a disparu. Je ne vous accuse pas d'avoir trempé dans une mauvaise action qui m'enlève *mon siége d'honneur*, la plus belle jument qui se soit jamais vue et qui était *la tête de mes richesses*, mais vous avez mal veillé sur mon confiant sommeil, et les maraudeurs sont venus : mes chevaux ont été volés et mon serviteur aura été sans doute égorgé comme cet homme dont la fin tragique est un mystère, mais non pas un témoignage contre moi.

Pour vous punir de votre négligence

envers son hôte, Dieu vous a frappé d'un châtiment terrible; glorifiez-le et ne cherchez pas à méconnaître ses *signes*, en jugeant un innocent. Ce n'est pas moi qui ai tué cet homme, ce n'est pas moi qui ai enlevé la fiancée du kaïd, c'est Dieu que vous avez offensé! *Dieu n'est-il pas puissant et vindicatif?* laissez-moi me retirer sans m'affliger davantage. »

Cette défense habile, présentée d'un ton ferme, produisit grand effet sur l'esprit de l'assistance composée de vieillards, de femmes, d'enfants et de gens de peu que les sentences religieuses de Salem intimidèrent.

Salem, dont la jeunesse avait été confiée, nous l'avons dit, au marabout Adji-Adda, venait de faire, en quelques mots, étalage de tout son savoir pour échapper à un péril manifeste. Sa conscience ne souffrait pas du détour qu'il avait pris pour affirmer son innocence; car, s'il s'était prêté à une entreprise amoureuse de Bén-Chérif, c'était avec la confiance que cette tentative se bornerait à une visite nocturne.

Il était donc, à son avis, première victime de ce rapt et de cet assassinat qui se compromettaient gravement, mettaient la vie en danger et lui faisaient crain-

dre de ne plus revoir sa belle jument Messaouda, pour laquelle il eût donné toutes les filles et femmes de l'Islam.

A peine Salem eut-il achevé ce discours, que Fathma et Zhora voulurent prendre la parole et poursuivre l'accusation, mais le vieil Abd-Allah leur imposa silence et leur ordonna de se retirer. Il fit taire également les parents de l'Arabe assassiné qui pleuraient et criaient sur les tons les plus aigus, demandant le prix du sang à défaut d'autre satisfaction.

Quand le silence fut rétabli, Abd-

Allah-Bou-Taïeb dit d'une voix sonore, quoique fort émue :

« — Un sage a écrit ces mots : « *El difbiod* » que l'hôte soit blanc ! et le sage a eu raison de recommander ainsi aux pélerins en voyage de se présenter au grand jour pour recevoir l'hospitalité, afin que ceux auxquels il s'adresse voient son visage à découvert, et puissent lire sur son front ce qu'il nourrit au fond de son cœur. Tu es arrivé à la nuit tombante, et nous n'avons pas pu t'étudier avec nos yeux, quand la civilité nous défendait de t'étudier par des questions; tu parais instruit dans les *signes* du livre saint;

mais tu as manqué d'usage en venant à nous la nuit.

Néanmoins, sans te demander qui tu étais, d'où tu venais, où tu allais, nous t'avons offert la *diffa*, et tu as reposé sous notre tente. Pendant que tu jouissais de notre hospitalité, de grands crimes ont été commis dans notre douar ordinairement paisible. Je respecterai l'hôte envoyé par Dieu ; tu ne seras pas plus interrogé aujourd'hui que tu ne l'as été hier ; nous ne te demanderons pas compte de la vie de notre frère égorgé, de notre fille disparue ; ne nous demande pas compte de ton serviteur et de tes

chevaux, continue ton voyage, et si ta conscience ne te reproche rien, *pars, que Dieu te couvre! suis ton bonheur.* »

Cette décision, prononcée avec une dignité majestueuse, fut respectueusement écoutée; nul n'osa la critiquer, tant il y a de vénération chez le peuple arabe pour l'autorité paternelle que la vieillesse exerce.

Abd-Allah-Bou-Taïeb fit un geste de commandement, et le cadavre de la victime de Ben-Chérif fut enlevé, et le cercle formé autour du tapis fut rompu.

— Je ne suis pas un Kabyle, dit Sa-

lem, enhardi par sa bonne fortune inespérée, je n'ai pas l'habitude de voyager à pied ; vois mes jambes et les traces que mes étriers y ont laissées depuis mon enfance; j'ai beaucoup de chemin à faire; que l'un de vous me vende un cheval, je lui donnerai ma veste brodée et mes pistolets garnis de corail.

— Garde ces objets, répondit Abd-Allah, tu voyageras sur ma propre mule, avec l'un de mes serviteurs pour remplacer le tien. Quand tu seras arrivé où tu vas, tu me renverras la monture et l'esclave.

Un nègre amena aussitôt la mule

d'Abd-Allah, et Salem, qui craignait de voir apparaître inopinément l'un des hommes du douar auquel il s'était adressé l'avant-veille, lorsqu'il s'était présenté à Zemmora déguisé en derviche, s'empressa de se mettre en selle et de donner du talon, heureux, pensait-il, de n'avoir pas été reconnu dans ce tumulte qui avait rendu sa personne accessible à tout le monde.

Abd-Allah fit monter à cheval les hommes qui lui restaient, pour aller à la découverte des ravisseurs de Meryem, car la pensée n'était venue ni à lui ni aux siens que le serviteur de l'hôte de

Dieu fût coupable de ce crime. Fathma et Zhora seules savaient à quoi s'en tenir sur ces événements, mais elles gardèrent le silence pensant en avoir assez dit pour se mettre à l'abri du courroux du kaïd lorsqu'il leur demanderait des explications. Nous pourrions nous dispenser d'ajouter qu'elles souhaitaient avant tout, que Ben-Chérif et Meryem ne parussent plus dans le douar.

Les Flittas se mirent donc à battre le pays; mais les meilleurs chevaux du douar avaient suivi le kaïd, de sorte que la fouille ne put pas être poussée bien au loin. Salem-ould-Kouïder avait pris

le même chemin que Khalaf, et il avait désiré presser activement sa marche; mais, pour deux raisons, cette marche fut assez lente. D'abord la mule d'Abd-Allah n'était plus d'âge à trotter pendant longtemps sans s'essouffler; et, habituée à de doux loisirs, elle se contentait, avec obstination, du pas cadencé qui convenait à la majesté indolente de son vénérable maître.

Pour une gratification de deux mesures d'orge servies dans une musette d'or, elle n'eût pas fait violence à son caractère et pris le mors aux dents. Ensuite, le nègre qui accompagnait Salem, l'ac-

compagnait à pied, et c'était, comme la mule, un marcheur paresseux.

Casser la tête au nègre d'un coup de pistolet, s'arrêter dans une tribu pour y troquer sa mule contre un bon cheval, ce fut là une idée qui vint à l'esprit de Salem, mais Salem était un honnête homme qui craignait Dieu encore plus que les Flittas et le kaïd irrité. Il se confia donc, non sans appréhension, à sa destinée, et tout en regardant souvent derrière lui pour voir s'il n'était pas suivi, il repassa mentalement les *signes* ou *versets* du Koran, et les pieux commentaires dont sa médiocre mémoire était

restée chargée depuis qu'il était sorti de l'école du savant Adji-Adda.

Deux heures après le départ de Salem du douar de Ben-Taïeb, des coups de fusil retentirent dans le vallon de Zemmora, et annoncèrent le retour du kaïd. Brahim-Ben-Taïeb revenait en effet, et se faisait précéder de cavaliers brûlant de la poudre en signe de joyeuse arrivée.

Aux premiers coups de feu, les femmes du douar, et notamment les femmes du kaïd, sortirent de leurs tentes, rem-

plissant l'air de leurs *youyou* (1), dont les notes aiguës s'entendent à des distances considérables. Mais le vieil Abd-Allah ordonna aux femmes de se taire, et il renvoya les musiciens qui apprêtaient leurs instruments (tambours, flûtes et mandolines) pour célébrer, selon l'usage, la bien-venue du voyageur.

Les cavaliers de Ben-Taïeb continuèrent, selon l'usage, leur belliqueux ta-

---

(1) Dans toutes les fêtes, les femmes arabes jettent ce cri: *you-you*, qui, par son degré d'intonation, exprime l'étendue du ravissement.

page, et ceux de l'extrême avant-garde ne tardèrent pas à déboucher sur le plateau, galopant à toute bride, courbés sur leurs selles, le fusil tendu.

Arrivés près des femmes, ils firent feu et lancèrent leurs fusils au-dessus de leurs têtes, pour les ressaisir de la main droite et recevoir des applaudissements (1). Mais, à leur grand étonnement, les femmes gardèrent le silence, comme s'ils eussent exercé leur adresse devant des statues de pierre.

---

(1) Ce sont les *you-you* vivement répétés qui tiennent lieu d'applaudissements.

— Pourquoi nous faites-vous cet affront ? demanda l'un des cavaliers ; sommes-nous des infidèles? Le démon a-t-il changé nos visages? Ne sommes-nous pas les seigneurs de Zemmora?

— Nous sommes dans la douleur, lui répondit-on, et bientôt la colère du maître t'apprendra le sujet de notre affliction.

Le cavalier tourna bride aussitôt et courut à la rencontre du kaïd, auquel il rapporta cette parole.

Brahim-ben-Taïeb mit son cheval au

galop, et, suivi de son escorte, il ne tarda pas à couvrir de poussière le plateau sur lequel campait son douar. Il s'arrêta au pied de l'olivier où son père l'attendait avec impassibilité, et, sans quitter la selle, il lui dit :

— *Que ton jour soit heureux* (1) ! Que s'est-il passé de funeste en mon absence ?

Sans attendre la réponse, le kaïd mit

---

(1) *Que ton jour soit heureux*, formule par laquelle les Arabes s'abordent, dans le jour, depuis le lever du soleil jusqu'à midi.

pied à terre et vint baiser respectueusement le genou de son père, hommage que tout Arabe bien élevé rend à son supérieur lorsque ce supérieur est un homme considérable.

— Mon fils, dit le vieillard, sois patient; *Dieu te couvrira de ta perte.*

— De quelle perte parles-tu?

— Ta nièce Meryem, dont tu devais faire ta femme, a disparu. Un ravisseur l'a enlevée cette nuit; *qu'il soit enterré droit comme un juif!*

Anéanti par cette nouvelle, Ben-Taïeb courba d'abord la tête; mais, ranimé bientôt par un accès de fureur, il courut à la tente de ses femmes et leur dit, en y entrant :

— Qu'avez-vous fait de Meryem à qui j'apportais des cadeaux de noces, des parfums, des colliers, et des griffes de lion ornées de pierres précieuses... Qu'en avez-vous fait, vous à qui je l'avais confiée?

— Seigneur, répondit Zhora avec autant d'astuce qu'aucune femme du monde

nourrie dans le mensonge, ta nièce nous a trompées ainsi que toi. Elle nous a fait croire qu'elle t'aimait et se réjouissait d'être notre compagne, de sorte que nous avons eu confiance en sa fausse sincérité. Nous nous sommes donc endormies sans penser à mal, et, ce matin, au *fedjer*, nous avons reconnu la fourberie de cette pécheresse, et nous avons réveillé le douar par nos cris désespérés.

— Comment pensez-vous que Meryem ait pu payer de perfidie mes bienfaits? qui vous a dit qu'elle a été enlevée, et

non arrachée de vive force par un ravisseur?

— Est-ce qu'une femme est une brebis que le lion emporte aisément? répondit Fathma avec un fin sourire : pour qu'on nous enlève, il faut que nous le permettions.

— N'as-tu que cette preuve contre Meryem? ajouta le kaïd, accablé par cette riposte.

— Hier, à la nuit, deux hommes sont

venus dans le douar. L'un, couvert d'or, s'est présenté à ton père comme un hôte envoyé par Dieu, et ton père l'a pieusement accueilli; l'autre, qui était le serviteur du premier, s'est mis à l'écart avec nos esclaves. Pendant le sommeil de tous, les chevaux, le serviteur de l'hôte de Dieu, Meryem et sa négresse ont disparu, et l'un des nôtres a été trouvé assassiné au bas du plateau. Ne devines-tu pas que l'hôte de Dieu a fait commettre le crime par son serviteur, que ses chevaux ont servi à la fuite de ta nièce?...

— Et l'hôte, qu'est-il devenu?

— Quoique nous l'ayons dénoncé à ton père, ton père n'a pas voulu enfreindre les lois de l'hospitalité et les commandements du prophète; il a donné sa propre mule à cet homme, qui, depuis plus de deux heures, voyage paisiblement...

— A cheval! s'écria le kaïd, en quittant précipitamment les femmes; à cheval, avec vos fusils chargés. Par l'*entourage de Dieu*, nous saisirons le ravisseur.

En un clin-d'œil les Flittas, qui reve-

naient de la fête, avaient rebridé leurs chevaux, et bientôt après ils se précipitèrent à la suite de Ben-Taïeb, dans la plaine, où l'on vit flotter longtemps leurs burnous et briller leurs longs fusils.

Dès qu'ils eurent fait une lieue dans la direction qu'on leur avait indiquée pour suivre les traces de Salem-oul-Kouïder, ils s'éparpillèrent sur un grand arc de cercle et galopèrent dans cet ordre, étudiant, avec la sagacité des peuples nomades, les broussailles, la poussière, les herbes; desséchées cherchant partout les pas de la mule et les pas du nègre qui l'accompagnait.

Après quatre heures de cette course que le cheval arabe peut seul fournir sans perdre haleine, Brahim-ben-Taïeb s'arrêta sur un petit monticule d'où son regard enflammé pouvait fouiller dans les moindres plis du terrain.

Derrière lui se voyaient les rampes escarpées et sinueuses de la Mina, roulant ses eaux jaunes et peu profondes sur les rochers du barrage d'où elles s'échappent en cascades bruyantes pour féconder, au printemps, les sillons altérés ; à sa droite, les collines de Bel-Assel apparaissaient dans une vapeur bleue qui annonçait, pour toute la journée, une

étouffante chaleur; devant lui se déroulaient, bien au loin, les côteaux qui séparent les plaines de l'Habrah et de la Mina; à sa gauche, les dernières croupes du petit Atlas rompaient, par de pittoresques échancrures, la courbe majestueuse de l'horizon.

Ben-Taïeb s'arrêta, disons-nous, pour laisser son cheval prendre souffle. Les flancs du noble animal ruisselaient de sueur et de sang, car les éperons de son maître les avaient cruellement labourés. Ben-Taïeb monta sur sa selle pour mieux embrasser l'espace, et il jeta un cri sauvage en repartant au plus rapide galop

de sa monture épuisée. Les yeux de lynx du kaïd venaient de découvrir, dans une lisière de deux champs d'orge que la guerre n'avait pas permis de moissonner, un cavalier et un piéton se dirigeant vers l'Habrah.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II.

Sidi-Brahim-ben-Taïeb. (*Suite*).

En reprenant la poursuite, Ben-Taïeb avait agité les pans de son burnous; et ses cavaliers, obéissant à ce signal, arri-

vèrent à fond de train pour se mettre à ses côtés.

Bientôt le cavalier et le piéton, qui avaient apparu d'abord comme deux points à l'horizon, se dessinèrent complétement sur les jaunes épis brûlés par le soleil; bientôt la croupe brune de la mule de Salem se montra, fuyant à travers les gerbes et s'y faufilant comme une couleuvre dans des herbes marines.

Alors l'un des cavaliers du kaïd tira un coup de fusil, et l'on vit, peu de temps après, la mule et le piéton s'arrêter.

Salem n'avait pas besoin de cet avertissement pour savoir qu'il était vivement poursuivi. Depuis plus d'une demi-heure il voyait les Flittas galopant sur ses traces, mais il n'en témoignait ni étonnement ni frayeur, pour ne pas instruire le nègre, son compagnon, des sentiments qui l'agitaient. Seulement, il avait pris un peu plus à sa gauche pour tenter d'arriver, avant d'être atteint, dans les fourrés de l'Habrah, où il espérait, en abandonnant sa monture, trouver un refuge dans les grottes qu'il connaissait. Mais il ne tarda pas à perdre cette espérance, car, quoiqu'il se fût jeté dans d'épais champs d'orge qui pou-

vaient cacher sa marche, il reconnut, à la direction nouvelle des cavaliers, qu'il avait été découvert et reconnu. Au coup de feu du Flitti, il s'arrêta et dit au nègre :

— Que nous veulent ces gens-là? Sont-ce des coupeurs de route?

— Non, seigneur, ce sont les Flittas de Zemmora qui courent après nous, sans doute pour vous donner une bonne nouvelle... Votre serviteur et vos chevaux auront été retrouvés. Arrêtons-nous pour attendre.

— Cette nouvelle serait trop bonne, en effet, je ne veux pas l'espérer, répondit Salem. Ainsi, continuons notre route. Dieu gouvernera mes souhaits, il est *savant et sage* !

Disant cela, Salem, dont le cœur battait avec violence, car il avait le pressentiment d'une catastrophe, donna du talon à sa mule et reprit son chemin.

« C'était hier samedi, pensa-t-il avec sa superstition habituelle, et il m'arrivera malheur, ainsi que je l'ai dit à Sidi-

Khalaf qui m'a menti et volé... *Que son visage en soit jauni!* »

Les pas des chevaux des Flittas commencèrent à retentir sur le sol desséché. Salem entendit leur souffle, et, tournant la tête, il se vit couché en joue par plusieurs cavaliers. Alors il fit bravement face en arrière, s'arrêta, et, lâchant bride, il prit un pistolet de chaque main :

— Suis-je un chrétien, pour que vous me donniez ainsi la chasse? cria-t-il à Ben-Taïeb qui arrêta son cheval par

une saccade et le mit sur les jarrets, puis se pencha sur sa selle comme pour éviter la double décharge dont il était menacé.

Les Flittas entourèrent Salem et resserrèrent autour de lui leur cercle effrayant.

— Tu n'es plus l'hôte de Dieu ! dit le kaïd d'une voix étranglée par la colère, la fatigue et la poussière : nous pouvons te demander d'où tu viens, où tu vas, et on nom?

— Je viens de Zemmora, vous le savez puisque vous courez après moi, et je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger sur ma route.

— Cet homme est un imposteur, s'écria l'un des cavaliers, car je le reconnais; il est venu, avant-hier, dans le douar, vêtu en pauvre derviche, et il conduisait un lévrier que Lella Meryem lui a fait acheter par le boiteux. Aujourd'hui le voilà couvert d'or... il est traître, imposteur, car, si c'est un noble, pourquoi portait-il avant-hier des habits de derviche? et, si c'est un derviche,

pourquoi porte-t-il aujourd'hui le costume d'un noble?

— Explique-toi, dit le kaïd.

— *Par le Sinaï!* Je vais te faire des aveux sincères; et, pour preuve de ma loyauté, je me remets entre tes mains, dit Salem, qui, comprenant l'inutilité d'une lutte, se résigna tout à coup aux rigueurs du destin, désarma ses pistolets et les replaça dans leur étui.

— Je m'appelle Salem-ould-Kouïder, commença-t-il, j'appartiens à la tribu

vaillante des Hachem-Garabas, où je vis modestement de la bonne renommée de mon fusil. Je ne suis qu'un simple cavalier craignant Dieu. Un homme puissant venu du Sud et nommé Khalaf-ben-Chérif...

— Je connais ce nom maudit, interrompit avec fureur le kaïd.

— Khalaf-ben-Chérif, reprit Salem, m'a engagé à le seconder dans une entreprise d'amour; il m'a juré que la nièce de Brahim-ben-Taïeb, kaïd de Zemmora, était sa fiancée et sa mat-

tresse; il m'a supplié de l'aider à pénétrer, de nuit, dans la tente de cette jeune fille, non pour l'enlever, mais pour la voir. Il m'a trompé, puisqu'il a enlevé la fille du kaïd et que, pour favoriser sa fuite, il m'a dérobé ma jument, Messaouda, dont la course devance le *simoun*. Je le répète, j'ai aidé au rapt sans le savoir, puisque j'en suis victime...

Les habits que je porte sont ceux de Ben-Chérif... Ben-Chérif s'est fait passer pour mon serviteur, quand j'étais le sien...

Vous savez tout, maintenant; loin de

vouloir me punir d'un crime que je repousse, aidez-moi plutôt à rejoindre le vrai coupable, et votre vengeance sera la mienne, s'il plaît à Dieu !

— De quel côté s'est dirigé le ravisseur? Réponds avec vérité, et apprends que tu parles au kaïd Brahim-ben-Taïeb.

— Seigneur, Ben-Chérif a dû courir vers la smalah de Sidi-Abd-el-Kader. Dieu protège l'émir !...

— Crois-tu que nous puissions l'atteindre ?

— Quand vous galoperiez sur les ailes du vent, vous ne verriez pas la poussière que soulèvent les pieds de Messaouda... ses bonds sont comme ceux de la lionne.

— Tu n'as plus rien à nous dire ?

— Non, Seigneur, j'ai dit.

— Alors descends de ta mule et fais ta prière.

Salem regarda d'un œil calme les

yeux flamboyants du kaïd, et n'y trouvant aucune miséricorde, il mit pied à terre sans proférer une plainte, sans témoigner la moindre terreur, sans essayer d'aucune prière, s'agenouilla faisant face à l'Orient, et demeura penché pendant quelques minutes dans une méditation extatique; puis il se redressa et dit, en elevant un doigt de la main droite en signe de l'unité de Dieu (1) :

— Je suis prêt, mais souviens-toi... j'ai

---

(1) Les Arabes font ce signe en mourant, lorsqu'ils ne peuvent ou ne veulent plus parler. Ils font ainsi acte de foi dans l'unité de Dieu.

un frère... c'est un enfant; l'enfant grandira!

—Reste à genoux, cria Ben-Taïeb : les chiens comme toi ne meurent pas d'un coup de fusil.

Salem s'agenouilla de nouveau et répéta :

— Souviens-toi, j'ai un frère!

— Baisse la tête, lui dit l'un des cava-

liers qui, sur un geste du kaïd, avait mis pied à terre et tiré son yatagan.

Salem obéit... Sa tête tomba sur sa poitrine au premier coup qui lui fut porté. Au second, elle roula dans la poussière.

— Ramasse la tête et laisse le corps aux chacals, dit Ben-Taïeb en tournant bride pour regagner, paisiblement et au pas, son douar où il n'arriva que dans l'après-midi.

Pendant le reste du jour et pendant

toute la nuit, le hideux trophée de la vengeance du kaïd demeura planté au bout d'une perche devant la tente de Fathma et de Zhora.

Le lendemain, un cavalier partit du douar de Zemmora pour le camp de l'émir Abd-el-Kader. Ce cavalier portait une lettre que Ben-Taïeb avait dictée à son *khodjia* (secrétaire) ; il portait aussi, dans un sac de cuir, la tête de Salem-ould-Kouïder.

La lettre disait :

« Louange à Dieu, souverain de l'uni-
» vers, qui a créé les choses et les a fa-
» çonnées.

» A celui que nous aimons et respec-
» tons, avec qui nous combattons les in-
» fidèles dans la guerre sainte, le grand,
» le glorieux, l'invincible, le très-pieux
» émir Sidi-Abd-el-Kader, fils de Mahe-
» dïnn ; que le salut soit sur lui et sur sa
» famille, ainsi que la miséricorde et la
» bénédiction de Dieu. Nous vous en-
» voyons la tête d'un criminel, qui, à
» l'aide d'artifices inspirés par le dé-
» mon, a pénétré, la nuit dernière, dans
» notre douar de Zemmora, pour enle-

» ver, par rapt et sortilége, notre nièce
» Meryem, fille de l'Abib-ben-Taïeb,
» dont nous voulions faire notre femme
» légitime. Ce criminel, nommé Salem-
» ould-Kouïder, de la tribu des Hachem-
» Garrabas, nous a déclaré, devant té-
» moins, qu'il était, pour cette action
» détestable, complice de Sidi-Khalaf-
» Ben-Chérif.. .. *Que Dieu le frappe* ! Il
» nous a dit, en outre, que Ben-Chérif
» était près de vous, possesseur du tré-
» sor qu'il nous a traîtreusement volé.
» Nous venons vous réclamer justice et
» châtiment, par obéissance envers votre
» pouvoir et dignité, puisque, seul, vous
» avez mission de juger les chérifs, dont
« vous êtes prince. »

Cette lettre était signée du sceau de Brahim-ben-Taïeb, qui, en sa qualité de noble cavalier, ne savait pas écrire.

CHAPITRE TROISIEME.

III.

L'Espion.

Pendant que Khalaf-ben-Chérif et Salem se dirigeaient sur Zemmora, pour enlever la nièce du kaïd Ben-Taïeb, l'émir Abd-el-Kader, qui campait alors

chez les Beni-Amer, grande tribu dont le territoire est situé entre Tlemcen et Mascara, vint se porter, avec le parti de cavalerie qui le suivait toujours, dans les montagnes du Tlélat et au pays des Hachem-Garrabas.

L'émir avait appris par des juifs d'Oran, ses espions ordinaires, que les Français concentraient des troupes nombreuses dans cette ville, et que, se préparant ouvertement à une grande expédition, dont la conquête de Mascara, la ville sainte (1), était le but, ils avaient

---

(1) *Mascara*, résidence habituelle d'Abd-el-Ka-

poussé leurs avant-postes jusque dans la plaine du Figuier, voisine du Tlélat (1).

Abd-el Kader, ayant reconnu par lui-même l'exactitude des renseignements fournis par ses espions, donna tous ses soins à la formation d'une armée qui pût faire éprouver aux chrétiens, sur les bords

---

der jusqu'au mois de novembre 1835, était appelée, pour cela, la *ville sainte;* prise et abandonnée par nous à cette époque, l'émir affecta de n'y vouloir plus entrer; elle est aujourd'hui l'un des chefs-lieux de la subdivision de la province d'Oran.

(1) Le *Tlélat*, ruisseau torentueux en hiver, que les sècheresses de l'été épuisent.

de l'Habrah ou dans les âpres défilés qui conduisent à Mascara, un échec semblable à celui que nous avions essuyé, l'année précédente, devant ses armes, dans les marais ensanglantés de la Maktah (1).

Aussitôt après avoir assis son camp, l'émir dépêcha des courriers dans toutes les directions : à l'est jusque dans la Metidja, à l'ouest jusqu'aux Angad, au sud jusqu'à Tiaret, pour réchauffer le zèle

---

(1) Marais célèbres par un combat livré en 1834. Nos troupes, accablées par le nombre, y éprouvèrent des pertes considérables.

des croyants contre les impurs *adorateurs du bois* (1), pour appeler à lui des contingents et pour annoncer que l'heure était venue de jeter les chrétiens à la mer.

Les tribus placées sous la main de l'émir, et les Garrabas en tête, étalèrent un grand enthousiasme autant par crainte, il faut le dire, du redoutable *marabout* (2) qui eût châtié sans pitié leur tiédeur, que par instinct guerrier;

---

(1) Les Arabes, nous voyant prosternés devant la croix, nous appellent adorateurs du bois.

(2) Abd-el-Kader est un *marabout*, prince des chérifs, *émir*.

les tribus éloignées promirent qu'au jour fixé pour la bataille, leurs enfants seraient au poste d'honneur, mais elles demandèrent du répit pour achever d'enterrer leurs récoltes.

Abd-el-Kader vit dans cette réponse plus de diplomatie que de sincérité, et il l'accueillit avec cette dissimulation qui, aidée de ses qualités militaires, a fait de son pouvoir naissant à cette époque une puissance digne d'occuper l'histoire. Il fit des cadeaux et des promesses aux chefs accourus à son appel, et il caressa, par d'hypocrites remercîments, les dispositions douteuses de ceux dont le con-

cours ne lui était pas assuré, se réservant de les traiter en maître irrité, à son heure.

Toutefois, Abd-el-Kader jugea qu'il gagnerait beaucoup à un retard dans les opérations ; et, ne se fiant pas à l'entière sincérité des juifs, dont le commerce commençait à prendre, avec les chrétiens, des proportions considérables, il voulut envoyer à Oran un homme habitué à la guerre, intelligent, fanatique, et en état de lui rapporter des détails précis sur les projets de nos généraux.

Cette mission offrait des difficultés for-

midables, car, selon les bruits que l'émir avait lui-même répandus pour animer contre nous ses coreligionnaires, nous traitions avec une barbarie sans exemple nos prisonniers, et nous avions, à notre solde des transfuges musulmans qui reconnaissaient aisément un homme des tribus libres, fût-il perdu et déguisé dans la foule.

Aussi, lorsque l'émir offrit une riche récompense à celui de ses cavaliers qui se dévouerait au bien public, les plus braves, comme les plus ardents, gardèrent-ils le silence.

Nominativement interpellés, ils répondirent tour à tour :

— Seigneur, le prophète l'a dit : « Combattez par troupes et non pas isolément. » Nous serons vaillants à l'ombre de vos étendards ; mais la vue des infidèles paralysera notre esprit, si nous sommes dans l'impuissance de les attaquer. Choisissez pour remplir la mission dont vous parlez un homme inhabile à manier le fusil, mais un homme à langue dorée ; son métier n'est pas le nôtre.

L'émir s'épuisa en vains efforts pour

expliquer, sainement, le texte du livre saint que ses cavaliers interprétaient tout de travers, mais dans le sens de leur répugnance à courir les chances d'une expédition si dangereuse ; son éloquence et son érudition se heurterent à des têtes de mules qui ne s'ouvrirent à aucune lumière,

Et comme le cercle formé autour d'Abd-el-Kader allait être rompu, un jeune Arabe, vêtu avec propreté, mais appartenant à une humble famille, s'approcha de l'émir et lui dit :

— Seigneur, voulez-vous que j'obéisse

à vos commandements? j'y réussirai, s'il plaît à Dieu! car j'ai pour les chrétiens autant de haine que de mépris.

— Toi, répondit l'émir avec surprise... tu n'es encore qu'un enfant.

— Joseph aussi était enfant, quand Dieu le prit pour son serviteur.

— Quel est ton nom?

— Je suis le frère de l'un de vos plus braves cavaliers, le frère de Salem-ould-

Kouïder, et je m'appelle Mebrouk ; ma tente est près d'ici, chez les Hachem-Garrabas.

— Ton frère ne m'est pas inconnu ; n'est-ce pas le maître de la belle jument Messaouda ?

— Oui, Seigneur, mon frère, qui m'aime tendrement, a appelé sa jument Messaouda, parce que je me nomme Mebrouk (1).

— Et tu consens à partir pour Oran ?

---

(1) *Messaouda*, l'heureuse,—*Mebrouk*, l'heureux.

— Je réclame cet honneur comme une grâce.

— Sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— A mourir pour la gloire de Dieu... C'est une grande béatitude !

— As-tu déjà fait la guerre ?

— J'ai combattu au bois sacré et à la Maktah, l'an dernier, sous le fusil de mon frère ; je connais les chrétiens, et ils ne me font pas peur.

— Dans ta mission, il ne s'agira que de les braver...

— Je le sais... Dieu m'inspirera les ruses qui me livreront les secrets des infidèles.

— Tu ne sais donc pas encore comment tu t'y prendras pour pénétrer chez les chrétiens ?

— Non, mais les idées me viendront en chemin.

— Viens donc recevoir mes instruc-

tions, et, sache-le devant tous ceux qui m'écoutent, je te récompenserai magnifiquement.

Mebrouk entra sous la tente de l'émir, qui l'entretint secrètement pendant près d'une heure; au bout de ce temps, il alla dans son douar pour prendre congé de sa belle-sœur qui pleura beaucoup sur son départ, et fit les vœux les plus tendres pour son prompt retour.

Mebrouk changea son burnous propre contre un mauvais haïck qu'il roula autour de ses reins, par dessus sa longue

chemise; il abandonna au logis ses babouches et le *chechia* (1) qu'il portait aux jours de fête, s'arma d'un bâton de voyage, prit une besace de berger, dans laquelle il mit un morceau de galette, des figues sèches et la monnaie d'un *boudjou* (2); puis il alla détacher un âne qui broutait près de sa tente, l'enfourcha et se mit bravement en route, les épaules, les bras et les pieds nus, la tête découverte et fraîchement rasée, malgré

---

(1) *Chechia*, espèce de calotte grecque que les Arabes portent sans houppette.

(2) Le *boudjou* vaut 1 franc 80 c. de notre monnaie.

l'ardeur du soleil qui brûlait la campagne; n'ayant d'autres compagnons, dans son périlleux voyage, que son âne paisible et l'ardent courage de son jeune cœur.

Mebrouk avait dix-sept ans, autant que l'âge d'un Arabe peut se connaître, car les événements de la vie humaine, la naissance, le mariage, la mort, la joie comme la douleur, ne prennent pas de date chez ce peuple de mœurs primitives.

Là, l'homme est jeune tant qu'il peut satisfaire aux lois de la jeunesse, et il est

vieux dès que les ans ou la maladie ont énervé sa vigueur.

Mebrouk était un des beaux types de la race arabe ; son œil noir, un peu couvert, brillait d'audace et d'intelligence ; ses lèvres minces et pâles annonçaient une résolution précoce ; son front large et bronzé nourrissait des pensées viriles qu'il semblait tenir en réserve ; son visage avait de la distinction et de l'éclat, malgré le hâle dont il portait l'empreinte ; sa taille était svelte et hardie ; ses membres grêles, mais nerveux ; et toute sa personne indiquait qu'il mettait un grand soin, ou plutôt une sorte de co-

quetterie, aux ablutions répétées que commande le prophète.

Avant de descendre dans la plaine, Mebrouk s'arrêta et ramassa deux gros fagots de petit bois dont il chargea son âne; puis, sans trop de pitié pour la pauvre bête, dont la maigre échine plia sous ce fardeau, il sauta entre les fagots et se remit en route.

Une heure avant le coucher du soleil, Mebrouk s'arrêta pour regarder à son aise les tentes blanches des chrétiens campés autour d'un grand figuier qui

donne son nom à la vaste plaine bordée au sud-est par les hauteurs du Tlélat, au sud par le mont Thessala, à l'ouest par le territoire de la ville d'Oran (1).

Mebrouk tressaillit en se voyant si près d'un ennemi dont on lui avait toujours fait un portrait monstrueux; il fré-

---

(1) Ce figuier, placé au milieu de la plaine qui porte son nom, est à trois lieues d'Oran; il est le seul arbre d'une plaine immense; c'est du camp du figuier que nos troupes partirent en octobre 1835, pour l'expédition de Mascara; un village est aujourd'hui bâti sur l'emplacement qu'occupaient alors nos soldats.

mit à cette pensée qu'en poursuivant sa route pendant moins d'une heure, il tomberait vivant aux mains de ces infidèles qui ne se contenteraient probablement pas de le tuer, mais l'accableraient d'odieuses et terribles tortures ; il eut peur, et son imagination exaltée le transporta, d'un bond au milieu, des chrétiens qui lui apparurent sous les formes diverses des démons de l'enfer de Mahomet.

Alors il se retourna instinctivement vers les collines des Garrabas, et chercha des yeux les amis du douar, les souvenirs animés du pays de son enfance.

Le soleil déclinait à l'horizon, ses rayons adoucis coloraient de reflets cuivrés les nuages à l'Orient, et ces nuages amoncelés sur les rives du Tlélat annonçaient l'approche de l'une de ces tempêtes sèches et rapides qui éclatent, à la fin de l'été, sur les ailes brûlantes du sirocco.

Mebrouk pâlit à l'aspect de ce désordre des nues; mais il en fut plus effrayé encore que des pressentiments qui l'avaient agité en présence du camp des chrétiens, et il prit pour une menace céleste un coup de tonnerre qu'il entendit

rouler dans les gorges lointaines des montagnes de l'Habrah.

— Seigneur, dit-il après avoir trois fois baisé la terre : je suis ton serviteur et j'obéirai ! pardonne-moi si mon courage a faibli pendant quelques instants ; j'achèverai ce voyage, car nul supplice n'est aussi grand que la honte de ne pas savoir se dévouer pour toi ! Appaise donc ta colère, et sers-moi de guide en mon chemin ; toi seul es grand, tu es savant et sage !

Mebrouk se retourna pour faire face

au figuier, et remonta sur son âne qui partit à regret, car la course lui semblait longue et le repos agréable.

Un caprice des cieux voulut que la tempête amassée derrière Mebrouk s'écoulât vers l'Est.

Chassés par le vent, les nuages se précipitèrent et s'évanouirent comme par enchantement, et le frère de Salem se crut réconcilié avec le Seigneur, que son hésitation avait sans doute irrité.

Le pieux enfant battit des mains, en-

tonna une chanson joyeuse et regretta que son âne n'eût pas la rapidité de la belle Messaouda, tant il lui tardait, maintenant, d'arriver au camp du Figuier.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV.

L'Espion. (*Suite.*)

Les premières teintes du crépuscule s'étendaient sur la plaine, lorsque Mebrouk aperçut à quelques pas de lui une

sentinelle avancée de l'une de nos grand'-gardes.

Le soldat, posté dans une légère ondulation de terrain, pouvait, selon les règles de la guerre, découvrir au loin sans se montrer, et il aurait vu Mebrouk depuis longtemps, s'il n'eût été distrait de sa surveillance par des préoccupations qui l'avaient mis en faute.

Ce soldat appartenait à un régiment nouvellement débarqué de France ; il était presque aussi jeune que le jeune Arabe, et sur cette terre, si éloignée de

son village, il rêvait, lui aussi, aux longs adieux qu'il avait faits dans un pays tendrement aimé.

Le factionnaire était accoudé sur la douille de sa baïonnette et regardait, sans voir, dans le cercle confié à sa vigilance. Les pas de l'âne de Mebrouk le tirèrent, en sursaut, de ses méditations.

Dans un premier moment de trouble, il éleva vivement son arme et prit une attitude menaçante.

Mebrouk se vit au premier acte de la

tragédie: mais, habitué au feu, il n'éprouva aucune frayeur et continua de talonner son âne, en reprenant le refrain de sa chanson

Le soldat, généreux autant que brave, se prit à rire de sa propre émotion, en reconnaissant l'ennemi qui l'avait causée; il désarma son fusil, le jeta sur son épaule, et dit à Mebrouk :

— Où vas-tu?

Mebrouk regarda son interlocuteur

avec une curiosité pleine de bonhomie et lui répondit placidement :

— *Salamalek, Sidi, Allah yaïchek* (1).

— En v'là une conversation? reprit le troupier revenu à ses instincts joyeux et riant de tout cœur ; si nous continuons longtemps sur ce ton-là, mon vieux, nous nous amuserons crânement.

Mebrouk fit un appel de langue à son âne pour l'inviter à partir.

---

(1) Salut sur toi, seigneur, que Dieu te fasse vivre.

— Doucement, mon bonhomme! cria le soldat en arrêtant l'âne par une oreille; j'ai ma consigne, et tu ne passeras pas.

Dans ce moment, le caporal de pose vint relever, escorté de deux hommes, la sentinelle avancée.

— Caporal, dit le premier soldat, voilà un électeur que j'ai arrêté; si vous voulez causer avec lui, donnez-vous-en, il parle français comme père et mère.

Le caporal était un vieux Champenois

qui faisait, lui aussi, sa première campagne; mais amateur de l'étude et visant au bel esprit, il avait, depuis son arrivée en Algérie, fréquenté les cafés maures pour se donner les airs d'un orientaliste, et il écorchait passablement quelques mots de ce patois appelé la *langue sabir*, qui est la langue universelle sur tout le littoral africain de la Méditerranée, que tous les Arabes parlent d'instinct, et que les yeux traduisent autant que l'oreille, car le geste entre pour beaucoup dans sa facultative orthographe.

— *Qué toi voulir?* (qu'est-ce que tu veux?) demande le caporal,

— *Vendir* (vendre), répondit aussitôt Mebrouk en frappant sur ses fagots.

— Fichtre ! déclama le caporal, c'est un bûcheron, et il nous sera bien utile, car, dans cette pleine du diable, il faut s'éreinter pour trouver du bois... Nous allons d'abord confisquer ces deux fagots pour faire cuire nos escargots... En route, mon garçon, viens au poste.

Mebrouk s'étonna fort de la douceur de cet accueil ; il s'attendait à des coups, à des injures, et on le laissait sur son âne, et le caporal riait en lui parlant.

Arrivé devant l'officier qui commandait la grand'garde, le frère de Salem fut envoyé de là au colonel du régiment, qui fit appeler un cantinier juif pour procéder à l'interrogatoire du prisonnier.

Le juif enveloppa Mebrouk d'un regard mordant et fin, mais sa physionomie ne trahit pas sa pensée; elle demeura impassible et froide.

— Demande à cet enfant d'où il vient, et où il a le désir d'aller, dit le colonel à l'interprète.

Le juif jeta d'abord un coup-d'œil prudent autour de lui, puis il s'adressa à Mebrouk :

— Tu es des Hachem-Garabas, tu viens du Tlélat où se trouve actuellement l'émir, tu es un espion, ta vie est entre mes mains, que feras-tu pour moi? réponds.

— L'émir saura ton nom et tu seras richement récompensé : si tu me livres, ton corps sera prochainement coupé en morceaux et jeté aux chiens, répondit Mebrouk d'une voix doucereuse et sans marquer la moindre émotion.

— Il dit, reprit le juif, se tournant vers le colonel, qu'il est de la tribu des Bordjia, et qu'il avait le projet de se rendre à Oran pour y vendre son bois et y louer son âne.

— C'est venir de bien loin pour un si petit négoce, dit le colonel après avoir consulté une carte de l'ancien beylik.

Le juif sourit avec naïveté, puis répliqua :

— Les Arabes sont tous ainsi : ils font vingt lieues pour le moindre salaire.

— C'est donc pour cela que vous vous entendez si bien, mes compères?... Demande-lui comment il a osé, à son âge, s'aventurer jusqu'aux approches de notre camp, lorsque sa tribu nous est hostile.

— Raconte l'histoire que tu voudras pour expliquer ton voyage, dit le juif au Garaba, et sache que je t'ai fait passer pour un enfant du Bordj.

Mebrouk commença aussitôt une longue histoire que le romancier le plus inventif n'aurait pas mieux entortillée, et que le juif analysa en ces termes :

— Son père a tué sa mère, dans un accès d'injuste jalousie; et, depuis lors, le pauvre enfant était victime des plus mauvais traitements; il a pris la fuite pendant la nuit dernière, et il vient se mettre sous la protection des Français : malgré tout le mal qu'on en dit dans les tribus, il ne peut pas croire que les chrétiens soient assez méchants pour le faire mourir, ou, ce qui serait plus cruel encore, pour le livrer à ses frères comme un déserteur, lui qui ne demande qu'à gagner sa vie en travaillant.

— Dis-lui qu'il va apprendre à connaître les Français pour ce qu'ils valent;

car, loin de lui faire aucun mal, je le garde près de moi, parmi nos soldats, et je commence par lui acheter la charge de son âne.

Le colonel donna cinq francs à Mebrouk, et Mebrouk lui baisa les mains avec l'expression d'une reconnaissance passionnée.

— Demande-lui s'il sait où campe Abd-el-Kader, et s'il a vu de l'agitation dans les contrées qu'il a traversées pour venir ici.

— Je ne connais Sidi-Abd-el-Kader

que de nom, répondit l'enfant; mais puisque je suis tombé aux mains d'un si bon maître, je lui dirai beaucoup de choses que je sais, quand je serai reposé de ma fatigue.

Mebrouk fut confié au poste de la garde de police, et traité par nos bons et braves soldats avec une bienveillance empressée.

C'était, pour la plupart d'ntree eux, un premier échantillon de ces Arabes de la plaine dont ils avaient tant entendu parler.

On lui offrit du vin qu'il repoussa avec horreur, ce qui fit rire nos gens à gorge déployée; mais, en revanche, il mangea copieusement, but beaucoup de café, se montra d'une complaisance parfaite à l'égard des nombreux curieux qui vinrent le visiter, et, en quelques heures, il fut l'ami du troupier et répondit sans hésitation au nom de *Moricaud*, qu'un malin lui avait donné à la satisfaction générale.

Si Moricaud fit la conquête du soldat, il n'eut pas moins de succès près du colonel et des officiers que sa mine éveillée, son intelligence et son bon caractère séduisirent sans efforts.

Il leur parla, à l'aide du juif interprète, de l'organisation guerrière des tribus, des plans supposés de l'émir, de ses ressources, de ses embarras, et il sut bâtir sur ces différens sujets les plus ingénieux mensonges qui, frisant la vraisemblance, ne contenaient pas un mot de vérité.

Tout en trompant et amusant ainsi son monde, Moricaud se faisait instruire, adroitement, de tout ou partie de ce qu'il voulait savoir.

Il appliquait sa curiosité à étudier nos mœurs militaires; il suivait nos exercices,

remarquait comment se faisaient nos différens services, surtout ceux de la nuit, et ses observations se gravaient profondément dans sa mémoire.

Il accompagnait nos soldats dans leurs corvées, et s'y rendait utile à ce point qu'on lui laissait toute liberté dans le camp, et qu'on lui accorda bientôt, sans difficulté, la permission d'aller à Oran avec les divers détachemens qu'on y envoyait.

A Oran, Moricaud poursuivit le cours de ses investigations; et, profitant de notre confiance trop expansive, il se

glissa jusque dans le subalterne entourage des états-majors et y apprit beaucoup de choses qui, vraies et fausses, lui firent un gros bagage dont son seigneur l'émir devait tirer parti selon ses lumières.

Enfin, lorsque le maréchal Clauzel, général en chef de l'armée expéditionnaire, et le duc d'Orléans arrivèrent à Oran, le frère de Salem comprit que les chrétiens ne tarderaient pas à lever le camp du Figuier, et il alla trouver le juif qui avait aplani les difficultés de sa mission.

— Je ne pouvais pas avoir de l'argent quand je suis venu chez les Français, lui

dit-il ; cet argent m'aurait trahi. Mais tout ce que les chrétiens m'ont donné, le voilà, je t'en fais cadeau pour payer tes services. L'émir sera plus généreux que moi, car il est le plus puissant des princes de la terre.

Et le juif tendit la main pour recevoir cinquante francs que lui remit Mebrouk.

— Ne gardes-tu rien pour toi ? demanda le juif.

— J'ai le boudjou que j'avais apporté; il me suffit.

— Ainsi, tu vas nous quitter?

— Oui, pour deux raisons: d'abord je dois me préparer à combattre les Français; ensuite, je crains de rester plus longtemps parmi eux, car ils sont bons, et je pourrais les aimer quand je dois les haïr.. Ce sont des infidèles, des fils de chiens, Dieu leur réserve un éternel châtiment!

Mebrouk, dans la nuit qui suivit cet entretien, abandonna son âne au camp du Figuier.

Puis il se jeta, avec l'agile prudence du chat sauvage, à travers les bouquets

de palmiers-nains et les touffes de lentisques de la plaine; aborda, en rampant, le cordon des sentinelles dont il connaissait les postes; et, cet obstacle franchi, il bondit sur ses jarrets élastiques, prit le large à toute vitesse, et ne modéra sa course qu'en arrivant aux premières pentes des hauteurs qui avoisinent le territoire des Garabas.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

Le Retour.

Mebrouck avait employé quinze jours à son expédition, et comme il s'était bien gardé de donner de ses nouvelles au camp d'Abd-el-Kader et à sa tribu,

l'émir et les Garabas le croyaient mort, victime de son courageux dévoûment.

Avec quelle joie le brave enfant se préparait à aborder son maître, à embrasser ses frères, à rentrer sous sa tente pour se jeter dans les bras de Salem-ould-Kouïder, l'intrépide cavalier, l'austère croyant, dont il avait si bien mérité.

Toutes les femmes de la tribu célébreraient sa louange, et ne le regarderaient plus comme un adolescent, mais comme un homme marqué du si-

gne de Dieu pour devenir le modèle de la jeunesse; il n'aurait qu'à faire flotter son foulard, aux jours de fantasias, pour avoir des maîtresses, et les sages vieillards le consulteraient au moment du danger.

Quelle fête de revoir tout ce qu'il aimait, quand peut-être on avait déjà *chanté sur lui les funèbres couplets*!

Le bord des tentes brunes et noires allait se soulever pour permettre à des yeux charmans de contempler ses traits enorgueillis; on lui servirait une *diffa* déli-

cieuse, dont le kouskoussou (1) arrosé de lait et de miel, semé de raisins de Corinthe et préparé par sa belle-sœur, lui ferait oublier les mets grossiers des infidèles.

Il reverrait les superbes étalons, entravés dans le douar, hennissant à son aspect; il reverrait Messaouda, cette merveille dont la noblesse était écrite sur le parchemin des tolbas du désert, et Salem-ould-Kouïder lui permettrait de monter Messaouda pour le récom-

---

(1) Le kouskoussou est le mets national des Arabes.

penser de sa vaillance! Il verrait les cavaliers rouges d'Abd-el-Kader, ces colosses au front noirci par le soleil et par la poudre, les kaïds aux burnous blancs, les aghas aux plumes d'autruche, les khalifats (1) aux étriers d'or!...

Il allait revoir l'émir et se prosterner devant la face auguste de ce prince des chérifs, confident des secrets de Dieu, fils chéri du prophète et soleil de la science!

---

(1) *Khalifat* vient de khalife. C'est la plus haute dignité après celle de l'émir. Abd-el-kader avait dans sa souveraineté un khalifat par province, qui était son premier lieutenant.

L'émir ferait tout haut son éloge, lui donnerait un long fusil de Tanger, un sabre des *Flissa* (1), un cheval de l'Angad, et sa main à baiser!

Ce fut en nourrissant toutes ces belles pensées, bouillonnant dans son cerveau que Mebrouk arriva au petit jour chez les Hachem-Garabas.

Son corps, épuisé de fatigue, se rani-

---

(1) La tribu des *Flissa* est renommée pour la fabrication d'une sorte de sabres droits de trempe excellente, auxquels elle a donné son nom.

ma aux premiers aboiements des chiens signalant sa présence, et son cœur brisé d'émotion battit violemment à l'aspect des tentes avancées de sa tribu.

Il s'arrêta près d'un fossé qu'une ondée avait rempli d'eau, fit sa prière du matin et lava ses pieds déchirés jusqu'au sang par les cailloux et les broussailles.

Rafraîchi par cette ablution, il se remit en route et rencontra un berger qui poussa un grand cri en le reconnaissant.

—Nous avions pleuré sur toi, dit le berger, dont le visage exprimait plus d'étonnement que de joie; mais te voilà revenu...

Dieu t'a marqué pour ne pas t'oublier !

—Qu'est-ce à dire? répondit Mebrouk: tu m'accostes par une phrase de condoléance qu'on débite aux gens frappés d'une blessure dans la guerre sainte... Je suis sain de corps...

—Je ne pouvais pas supposer que tu aurais ce bonheur, bredouilla le berger;

voilà pourquoi je t'ai fait ce compliment... Sois le bien-venu.

—C'est différent, et je te remercie; comment vont les nôtres?

—Dieu les protége, ils vont bien.

—Et mon frère Salem (1)?

---

(1) Les Arabes ne se demandent jamais des nouvelles des femmes dont la vie est *censée* murée. Nous soulignons, car la galanterie se glisse dans la tente mieux que dans nos maisons ouvertes.

—Il n'est pas revenu.

—Quoi ? depuis si long-temps ?

—Dieu le retient !

—Je remercie Dieu.... l'émir est-il toujours dans le pays ?

—Oui, il est revenu hier de Mascara. Il campe là tout près, sur les bords du Tlélat.

—Merci, je vais d'abord à lui, et puis

je me hâterai d'aller embrasser mes frères; sois discret, ne répands pas la nouvelle de mon arrivée, je veux jouir de la joyeuse surprise de tous les nôtres.

—Je ne rentrerai au douar que longtemps après toi; Dieu te suive !

Et le berger s'éloigna sans se retourner, ce qui est un signe de froideur ou de tristesse.

« Que pense cet homme et qu'a-t-il voulu me dire avec son compliment ? se demanda Mebrouk tout en se dirigeant

vers le Tlélat... pourquoi ne s'est-il pas retourné? Pourquoi ses yeux ne brillaient-ils pas de joie ? Il est peut-être jaloux de ma gloire !

« Si tous, dans ma tribu, allaient me recevoir ainsi ! »

Le bel enfant s'arrêta pour mieux réfléchir sur cette triste pensée ; il était à l'âge enthousiaste où l'imagination s'élance, éblouie, dans le champ du merveilleux, où toute action tend à un noble but, où le dévoûment n'a d'autre stimulant que la soif de bien faire...

Heureux âge pendant lequel la créature de Dieu foule aux pieds l'égoïsme et marche droit, le front dans l'azur d'un ciel bien trop vite assombri.

Mebrouk éprouva un serrement de cœur en pensant que peut-être son arrivée ne produirait pas une joie universelle, et qu'au lieu d'exciter l'admiration, elle soulèverait l'envie.

Passant brusquement à un autre ordre d'idées, il se dit, en pressant le pas pour en finir avec le doute et la crainte :

« Pourquoi mon frère Salem n'est-il

pas de retour, quand son voyage devait être de courte durée ? Dieu le retient, m'a répondu le berger... Sans doute cette réponse est convenable, mais Dieu retient les âmes qu'il a rappelées à lui. Si mon frère était mort ! »

L'enfant jeta un cri sauvage, expression de sa douleur. Puis, apercevant sur les flancs d'un coteau les tentes du goum de l'émir, il eut honte de sa frayeur, et, comme les poltrons en voyage, il fredonna d'une voix émue quelques notes de sa chanson favorite.

Bientôt ses sombres pressentimens s'é-

vanouirent, car le son des hautbois et des tambourins de la musique d'Abd-el-Kader frappa son oreille, ce qu'il prit pour un heureux présage et pour un prélude de la fête qui attendait sa bien-venue.

Avant d'entrer dans le camp de l'émir, Mebrouk s'arrêta encore, car il désirait composer son maintien, et ne pas se présenter tout essoufflé devant son auguste maître.

Enfin, il s'élança hardiment; et, marchant droit à la tente de l'émir, il vit avec un tressaillement de joie, près de

la large portière de cette tente qu'entouraient des *chaouch* (1), des cavaliers, et autres gens accourus de loin pour solliciter la justice du prince.

La belle jument Messaouda, qu'un nègre tenait en main, et dont les formes délicates brillaient d'un vif éclat parmi les chevaux du *goum* entravés autour d'elle, frappa les regards de Mebrouk.

—Que veux-tu ? demanda un cha-

---

(1) Les *Chaouch* sont les bas officiers chargés de la police près des grands; ils donnent la baston-

ouch à l'enfant tout en l'écartant avec sa longue canne de tamarin.

—Je veux parler à notre seigneur : dis-lui mon nom, et il ne me fera pas attendre; je suis Mebrouk, frère de Salem-ould-Kouïder.

Le chaouch laissa tomber un regard de pitié sur le solliciteur, mais il alla prévenir l'émir.

---

nade, gardent les abords de la tente, et mettent à mort les criminels ou les prisonniers condamnés par leurs maîtres.

Mebrouk se méprit sur l'expression de ce regard et murmura tout bas :

—Quand je sortirai de la tente du maître, tu seras aussi humble envers moi que tu es arrogant, et je pourrais, si je le voulais, faire rompre sur ton dos le bâton qui sert d'insigne à ton pouvoir; mais le bonheur est généreux, je me tairai.

Mebrouk se tourna vers Messaouda en attendant le moment de sa réception, et, tout en caressant l'encolure de la noble bête qui le reconnaissait et flairait ses mains, il s'étonna de la voir si su-

perbement harnachée d'une selle brodée d'or, d'une bride étincelante, et d'un poitrail couvert de clinquans.

—Mon frère a donc fait quelque razzia glorieuse ? demanda-t-il au nègre préposé à la garde de Messaouda, et qu'il prenait pour l'un des esclaves de l'émir.

Le nègre regarda Mebrouk, mais il ne daigna pas lui répondre.

—Ces gens-là sont plus fiers que leur

maître, pensa le pauvre enfant, et je m'en plaindrai à Sidi-Abd-el Kader, devant mon frère qui est, assurément, dans la tente de l'émir.

— Ecarte-toi, dit le nègre : tes mains sales font tache sur la peau de cette jument.

Mebrouk allait tirer vengeance de cette insulte, lorsque le chaouch, le prenant par un bras, le poussa, avec douceur, dans la tente de l'emir.

Le frère de Salem oublia sa colère en présence d'Abd-el-Kader;

Il se prosterna pieusement à ses pieds, ne voyant que lui dans cette large tente où se trouvaient, cependant, quelques chefs des tribus voisines, et Khalaf-ben-Chérif dont le crédit s'était puissamment accru depuis les événements que nous avons racontés.

Après les formules de respect, de la part de Mebrouk, et de bienvenue de la part de l'émir :

— Je n'espérais plus te revoir, dit

Abd el-Kader; pourquoi ne nous as-tu pas donné de tes nouvelles?

—Parce que je ne me fiais qu'à moi-même, et que vous ne m'aviez pas envoyé chez les chrétiens pour que je vous instruisisse de mes affaires, mais des vôtres.

—Tu as agi et pensé sagement... Raconte-nous ton voyage.

Sur un geste de l'émir, les chefs et les serviteurs de la tente le laissèrent, seul, avec Khalaf et Mebrouk.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI.

Le Retour *(Suite)*.

Alors Mebrouk fit un récit détaillé de tout ce qu'il avait vu et entendu soit à Oran, soit au camp du Figuier.

Aucune des observations recueillies par son intelligence n'échappa à sa mémoire, et il rendit compte des plus petites particularités avec une lucidité dont Abd-el-Kader fut profondément frappé. L'émir se trouva, par le fidèle rapport de son espion, instruit de tous nos projets; son esprit rapide sut rejeter les improbabilités et faire profit des notions exactes; il connut par l'idée que lui donna Mebrouk de la composition de nos régimens, et par le nombre de ces régimens, l'effectif des troupes qu'il aurait à combattre; il sut que la plupart de ces troupes étaient jeunes et à peine arrivées de France; il comprit que, sous peu de jours, nous nous mettrions en

campagne, et il s'écria, en tendant sa main aux baisers respectueux du jeune messager:

—Ce ne sont pas nos fusils qui abattront cette armée; mais, que les croyans se souviennent de ma prédiction, les chrétiens périront par la pluie du ciel et par les maladies dont Dieu les accablera. Ainsi succomberont les adorateurs des idoles avant le *supplice ignominieux* (1).

Puis, s'adressant à Mebrouk, qui écoutait dans l'extase:

— A ton départ, je t'ai promis une

(1) Les tourments de l'enfer.

récompense magnifique, si le succès couronnait ton entreprise; tu as montré plus de courage que le lionceau, plus de prudence que le serpent, plus de finesse que le renard... Choisis parmi ces belles armes que mes mains ont maniées à la guerre, le fusil et le sabre qui te plairont.

— O maître ! balbutia Mebrouk enivré, oserai-je jamais toucher de si saints objets !

— Prends, te dis-je.

Mebrouk décrocha d'une traversede

la tente un fusil et un sabre, les moins riches de ceux qui s'y trouvaient.

— Dieu récompense toujours la modestie, lui dit l'émir; car ta délicatesse t'a fait choisir les meilleures de mes armes ; ce fusil n'a jamais manqué ni l'homme, ni le lion, ni la panthère, et ce sabre a bu bien du sang infidèle... On ne guérit jamais du coup qu'il a porté.

Mebrouk, saisi d'un transport nerveux, baisa tour à tour le sabre et le fusil.

— Ce n'est pas tout, reprit l'émir : il te

faut un cheval digne de ta valeur ; tu es bon cavalier, m'a-t-on dit.

Ici, l'enfant revint complètement à lui, sa joyeuse ivresse se dissipa, son frère Salem et la jument Messaouda lui apparurent.

— Seigneur, répondit-il, j'ai eu pour maître dans l'art de monter un cheval fougueux, mon frère Salem-ould-Kouïder. Dieu le sauve ! et je pourrais courir une fantasia sur la jument Messaouda qui est une merveille dans sa race. J'espérais trouver mon frère près de vous, car j'ai u sa jument devant votre tente ; ordon-

nez que je vous montre mon savoir sur le dos de Messaouda.

— Ton frère a vendu sa jument à Sidi-Khalaf-ben-Chérif, que voilà, dit Abd-el-Kader, et je ne peux pas disposer du bien d'autrui, mais je te crois sur parole, et je te fais cadeau de l'un de mes étalons.

— Mon frère vous a vendu Messaouda! s'écria Mebrouk, s'adressant à Ben-Chérif qu'il venait de reconnaître... Etes-vous bien sûr qu'il vous l'ait vendue? répéta-t-il, avec l'accent de la stupéfaction et de l'incrédulité.

— Tu trouveras dans ta tente l'or qu'elle m'a coûté, répondit Khalaf avec un demi-sourire.

— Et combien l'avez-vous payée?

— Quatre mille boudjous, et mon cheval Chitann en retour.

— C'est imposible! murmura l'enfant avec désespoir.

Ben-Chérif fit le geste d'un homme offensé; l'émir le contint d'un regard sévère.

— Ne vois-tu pas, dit-il : que Mebrouk a dans ses veines le sang d'un noble cavalier? il regrette l'amie de son enfance, et sa douleur est légitime. Retourne dans ton douar, Mebrouk. mais n'y vas pas sous ces vêtements misérables... tu es, à dater de ce jour, un homme que j'aime, tu n'es plus un enfant, et tu n'es plus pauvre... vas... suis ton bonheur!

L'émir fit signe à l'un de ses chaouch, et lui parla à l'oreille; le chaouch se hâta de courir après Mebrouk, et le trouva les bras croisés, le visage défait, plongé dans une muette contemplation

devant Messaouda, dont les grands yeux semblaient lui reprocher sa tristesse et surtout son immobilité.

Le chaouch entraîna Mebrouk dans l'une des tentes de l'émir, et des esclaves s'emparèrent aussitôt de sa personne. On le déshabilla pour le couvrir de beaux vêtements, d'une chemise fine, d'un pantalon de belle cotonnade tombant jusqu'au-dessous du genou, et serré à la taille par une ceinture de soie rouge, d'une veste verte et d'un haïck éclatant; on ceignit sa tête d'une corde en poil de cahmeau; on jeta sur ses épaules deux burnous, l'un noir et l'autre blanc, dont

otles fls soyeux couvraient sa poitrine; on mit à ses pieds de belles *tumacks* (bottes molles) en maroquin fauve festonné d'argent, et on le conduisit, ainsi paré, devant un superbe cheval gris, richement harnaché, qui portait suspendus au *kerbous* de sa selle le fusil et le sabre donnés par l'émir, et près d'une des boucles du poitrail une peau flottante de léopard.

Pendant sa toilette, Mebrouk s'abandonna à la joie de son âge; cette transformation d'un enfant pauvre et sans famille, par conséquent sans nom, en un guerrier de noble origine, fit battre

son cœur aussi chaleureux que jeune, et il sourit avec enivrement à sa destinée. Jaloux de se montrer, comme cavalier, au cercle de curieux qui le pressait, il s'élança sur sa selle et tendit ses talons à deux nègres qui, aussitôt, lui chaussèrent d'étincelants *chabirs* (éperons).

Alors Mebrouk se dressa sur ses genoux, éleva et agita fièrement son fusil au-dessus de sa tête, fit retentir ses éperons sur ses étriers en donnant une légère saccade à son cheval qui s'enleva des quatre pieds par une pointe vigoureuse, et partit en bondissant avec une énergie

docile que les talons et la main du cavalier gouvernaient sans effort.

—Pauvre enfant! dit l'émir en voyant Mebrouk passer comme un éclair : comme il court au malheur!

Khalaf-ben-Chérif, qu'Abd-el-Kader regardait fixement en prononçant ces mots, courba la tête comme sous le poids d'un remords; puis, se soulevant, il dit avec une légèreté cruelle :

— La jeunesse, l'amour, la guerre, la richesse l'auront bientôt consolé!

— Pour toi, je le souhaite; mais en attendant, je t'exhorte à te défier de Mebrouk, ce n'est plus un enfant: le courage l'a fait homme... la douleur le fera tigre!

— Jamais tigre ne m'a regardé en face sans tomber sous mes coups, répondit avec orgueil Ben-Chérif : nous verrons! et il prit congé de l'émir pour aller oublier près Meryem, sa femme depuis huit jours, les sombres avertissements que venaient de lui donner et la Providence et son maître.

Mebrouk, dès qu'il fut hors de vue des

gens de l'émir, lança son cheval bride abattue, et, en arrivant devant son douar, recommença ses caracoles, cédant à un désir bien naturel et légitime de briller, aux yeux des siens, dans son triomphant équipage.

Au grand chagrin du bel enfant, les premiers Garabas qu'il rencontra le saluèrent avec plus de curiosité que d'enthousiasme ; il en remarqua même quelques-uns qui affectèrent de tourner le visage, pour n'avoir pas à lui parler.

—*Par le péché de ma mère* ! pensa Mebrouk, ces gens sont fous ou méchants,

car ils me reçoivent comme si j'avais volé ma gloire, mes burnous, mon cheval et mes armes... Oh ! les envieux ! Et ne pouvant pas maîtriser son indignation, il piqua droit à un groupe d'hommes assis en cercle, non loin de sa propre tente.

Les hommes se levèrent à son approche, vinrent à lui et l'un d'eux lui baisa le genou.

— Pourquoi ne m'embrasses-tu pas sur la figure ? dit Mebrouk, qui s'était penché pour donner une fraternelle accolade.

— Nous te saluons comme notre supérieur et non comme notre égal, ô Mebrouk. N'es-tu pas, avec justice, le favori de l'émir.

— Je serai toujours votre ami et votre égal... mon cœur ne se réjouit pas de votre accueil cérémonieux, il comptait sur la vive démonstration de votre bonheur à me revoir.

— Nous sommes tristes, Mebrouk, mais nous t'aimons comme un digne fils de la tribu.

— Vous êtes tristes! et pourquoi?

— Descends de cheval et entre dans ta tente.

— Serait-il arrivé malheur à mon frère? où est mon frère? demanda le pauvre enfant, saisi de terreur et frissonnant de tout son être.

— Descends de cheval et entre dans ta tente, répéta un autre Arabe.

— Salem! Salem! Salem! s'écria Mebrouk en se jetant à terre. O mon frère, où donc es-tu?

Et, abandonnant son cheval aux mains

de ses amis, Mebrouk se précipita dans sa tente.

— Où est mon frère Salem ! dit-il à une femme qui, assise sur une natte sa tête dans ses genoux, n'avait pas bougé à cette brusque apparition.

Cette femme se redressa gravement de toute la hauteur de sa taille ; c'était la veuve de Salem-ould-Kouïder.

— Je t'attendais, répondit-elle d'une voix qui fit tressaillir l'enfant, tu viens tard ; mais le *jour fixé* (1), lui aussi, se

(1) Le *jour fixé* pour la résurrection.

fait attendre, et cependant il viendra comme tu es venu, et sera terrible pour les pervers. Suis-moi, mon frère.

— Où vas-tu me conduire ? demanda Mebrouk à sa sœur qui, s'enveloppant de son haïck, le prit par la main et l'entraîna violemment hors de la tente.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII.

Le Serment.

La veuve de Ben-Salem se nommait Amina, comme la mère du prophète. C'était une femme du commun, vieillie par le travail plutôt que par les années;

car, dans les famille pauvres, la femme légitime vit constamment courbée sous le faix des fatigues domestiques, pendant que son mari se repose, nonchalamment, de ses courses guerrières. Amina portait sur son visage maigre, jaune et tatoué, aux tempes, d'étoiles bleues ineffaçables, les indices d'une rare énergie morale: elle avait la parole rapide, imagée, abondante; la voix douce lorsque son cœur était calme; aiguë quand ses passions l'exaltaient. Salem-ould-Kouïder l'avait beaucoup aimée, quoiqu'elle ne lui eût pas donné d'enfans, ce qui est une honte et une cause de divorce dans les mœurs arabes; aus-

si, par reconnaissance, avait-elle voué une sorte de culte à son mari. De jugement sûr, de conduite exemplaire, de courage viril, et d'une grande habileté aux travaux du ménage, Amina joignait à ces vertus et à ces qualités un zèle religieux et fanatique. Quoique pauvre, elle jouissait dans la tribu des Hachem-Garabas de toute l'estime que commande le respect uni à la confiance.

Mebrouk, stimulé par cette apostrophe, se fit violence et marcha de front avec sa belle-sœur. Ils entrèrent ainsi dans le cimetière, et y firent quelques détours; puis, Amina s'arrêta brusquement

et se laissa tomber, comme une masse, sur une tombe récemment fermée, qu'une pierre brute, verticalement plantée en terre, désignait à la piété des fidèles.

Après avoir baisé, à trois reprises, la terre de cette tombe et poussé quelques cris lamentables, Amina se releva la fureur dans le regard, les lèvres frémissantes, les cheveux épars. Elle crispa ses ongles sur son visage d'où le sang jaillit aussitôt; puis, étendant un bras dans la direction des Flittas, elle s'écria d'une voix sifflante:

— Pleure ton frère, Mebrouk, pleure

le vaillant! pleure l'homme de Dieu : il avait *la main toujours ouverte, le sabre toujours tiré, une seule parole* (1); et il a été là-bas, dans la plaine que te cachent nos collines, assassiné par les Flittas!... Que la malédiction de Dieu les couvre, eux et leurs descendans! Que l'enfer leur prépare ses tourmens les plus abjects! qu'ils arrivent au *jugement* la main droite *attachée au cou* (2)! Mebrouk, ton frère

---

(1) Trois vertus ou qualités que doit posséder le guerrier, l'homme de bien.

(2) D'après le Koran, les juifs doivent se présenter au jugement dernier la main droite attachée au cou.

Salem est couché là, sa tête est séparée de son corps.. on l'a décapité, non pas comme un prisonnier de guerre, mais comme un vil criminel, lui qui était le plus juste d'entre les hommes... et je t'ai attendu pour réclamer le prix du sang...

— Le prix du sang! interrompit Mebrouk avec une noble indignation; me crois-tu donc si lâche que je puisse me contenter de pareille vengeance? attends, pour mieux me juger, Amina, attends pour apprendre à me connaître!

Disant cela, Mebrouk montra du doigt une vingtaine d'Arabes de son douar,

qui entraient dans le cimetière et venaient à lui Amina garda le silence comme si elle eût deviné la pensée de son beau-frère, mais elle continua de se prosterner sur la tombe de Salem et de donner des preuves d'un muet désespoir.

— Approchez, cria Mebrouk à ses amis, et il agita les pans de ses burnous.

Les Garabas entourèrent la tombe, et Mebrouk leur dit:

— Soyez témoins de mes sermens: j'en jure par le *coucher des étoiles! par le soleil de la matinée qui nous éclaire! par les*

coursiers qui attaquent les ennemis au matin! par *l'envoyé illustre* (1) *et par l'entourage de Dieu!* Je vengerai mon frère Salem-ould-Kouïder assassiné par des traîtres, quel que soit le rang de ses meurtriers, et quand je devrais percer les escadrons de l'enfer pour arriver jusqu'à eux. Vous entendez mes paroles, vous êtes témoins qu'en les prononçant, j'ai la voix d'un homme et non pas d'un enfant, vous voyez le lieu où nous sommes, et vous n'apercevez au lieu de larmes que des éclairs dans mes yeux.

Eh bien! soyez mes juges; si je fausse

---

(1) L'*envoyé illustre* est l'ange Gabriel.

mes sermens, châtiez-moi de votre mépris : frappez-moi d'un coup mortel dans le dos, comme un fuyard, si ma victime ou mes victimes m'échappent, dût Satan leur donner, pour les ravir à mon courroux, les ailes de l'oiseau qui fend les airs, ou la forme du poisson qui plonge au fond des eaux.

— O Mebrouk, dit l'un des assistans : nous avons entendu tes sermens, et nous en garderons le souvenir; mais il y a deux manières de venger un meurtre, et le Koran les autorise toutes les deux. Tu peux réclamer la tête pour la tête ou la

Dia (1). Est-ce du sang qu'il te faudra ou de l'argent?

— Je l'ai déjà dit à ma sœur, c'est me faire injure que m'adresser pareille question... Salem à été assassiné... Ce n'est pas un accident ordinaire qui a causé sa mort, et, de même que ses meurtriers ont séparé sa tête de son corps, de même il sera fait d'eux.

— Tu es un noble fils de la tribu, répondit l'Arabe qui avait porté la parole,

---

(1) *Dia*, prix du sang.

et Dieu t'assistera, car ta cause est juste. Maintenant, tu dois comprendre pourquoi nous t'avons accueilli avec une apparente froideur, quand tu es entré rayonnant d'orgueil et de joie dans notre douar... Nous hésitions à t'annoncer une fatale nouvelle; et nous ne savions pas quelle conduite tu tiendrais... Si tu t'étais contenté du prix du sang, nous t'aurions méprisé; car Salem ton frère était notre meilleur ami. Mais à présent nous te proclamons digne de lui succéder dans notre tendresse, et nous te reconnaîtrons pour un homme aux actions que tu sauras faire pour délivrer son âme des douleurs de l'attente... Car no-

tre Seigneur l'a dit : « *L'âme des morts égorgés par le crime, souffre jusqu'au jour de la vengeance accomplie.* »

— Et maintenant, dit Amina, écoute mon récit.

Les Arabes s'assirent en cercle autour de la tombe ; Amina et Mebrouk s'assirent également, mais sur la tombe elle-même, et la veuve de Salem commença ainsi, en parlant à visage découvert :

— Seigneurs, Salem-ould-Kouïder est parti, comme vous le savez, avec Sidi-Khataf-ben-Chérif, un homme puissant

venu du Sud, pour se rendre au pays des Flittas, chez Brahim-Ben-Taïeb, kaïd de Zemmora. Ce que mon seigneur maître allait chercher à Zemmora, nul autre que moi ne l'a su à son départ, car Salem était un homme prudent et discret qui ne jetait pas ses affaires au vent; mais il me confia que Ben-Chérif devait demander en mariage la nièce du kaïd, et que, ne connaissant pas le pays, il le prenait pour guide.

Salem monta sa belle jument Messaouda, et partit, accompagné de vos vœux comme des miens, pour un voyage qui ne lui promettait que du plaisir.

Ce qui s'est passé au douar de Zemmora, je l'ignore; mais au jour que je croyais fixé pour le retour de Salem, et comme j'achevais d'apprêter le repas de mon seigneur maître, pour qu'il pût se rafraîchir de sa fatigue, je vis arriver deux nègres, l'un conduisant un beau cheval noir, couvert d'une belle *djelal* (1) rayée, l'autre une mule chargée de deux sacoches. Les nègres s'arrêtèrent devant ma tente et appelèrent par trois fois Salem, puis par trois fois Mebrouk, frère

---

(1) *Djelal*, excellentes couvertes dont tout Arabe dans l'aisance, enveloppe son cheval vivant en plein air nuit et jour, hiver comme été.

de Salem. Mebrouk était à Oran; je me levai, et m'adressant aux esclaves, je leur dis que j'étais seule pour représenter mon mari et mon frère.

—C'est donc à toi que nous parlerons, répondit l'un d'eux: Voilà le cheval Chitann de notre seigneur Khalaf-ben-Chérif, Dieu l'exauce! et voilà deux sacoches qui contiennent quatre mille boudjous; le cheval et l'argent appartiennent à Salem-ould-Kouïder. Prends le cheval et compte l'argent, pour que notre fidélité ne soit pas suspectée.

— Et d'où proviennent tant de riches-

ses? demandai-je avec un pressentiment qui me remplissait d'épouvante.

— Salem-ould-Kouïder a vendu sa jument Messouada à notre seigneur Khalaf, et ces richesses sont le prix de la vente.

—Impossible! impossible! m'écriai-je, vous êtes des imposteurs... Salem a refusé sa jument à l'émir, il y tenait autant qu'à la vie.

— Tu ne peux pas juger les intentions de ton mari avant de les connaître; quand tu auras entendu Salem, il t'ex-

pliquera ses raisons... Nous ne sommes que des esclaves ignorans, et nous ne saurions t'instruire;... prends le cheval, et compte l'argent; nous sommes pressés de nous retirer.

Alors, j'appelai quelques-uns des nôtres pour leur demander conseil, et il fut décidé que je recevrais l'argent et le cheval en attendant Salem, qui, au dire des négres, aurait dû être arrivé déjà, et arriverait sûrement dans la nuit. Je comptai les quatre mille boudjous, la somme était intacte; je les laissai dans la sacoche où ils sont encore et un ami entrava Chitann qui ne cessa de pousser

des hennissemens furieux, durant la nuit entière. Cette nuit fut triste, aussi triste que sera la dernière nuit des hommes ! Mon seigneur maître ne parut pas, et mes entrailles gémirent, et mon cœur saigna, et mes yeux furent deux sources de larmes.

Le lendemain, dès que le jour parut, je fis mes prières et me dirigeai vers le camp de l'émir qui était à une heure de notre douar. A peine entrée dans le camp, je demandai si l'on avait des nouvelles de Sidi-Khalaf-ben-Chérif.

— Sans doute, me répondit-on, et ce

chevaux sellés, ces cavaliers couverts de leurs plus beaux habits, t'annoncent une brillante fantasia ; Sidi-Khalaf a ramené de Zemmora la nièce du kaïd Ben-Taïeb.. nous allons célébrer ses fiançailles.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

Le Serment. (*Suite.*)

— Alors, Salem-ould-Kouïder, mon mari, doit être parmi vous?

— Nous ne connaissons personne de ce nom.

— C'est un cavalier des Hachem-Garabas, qui a accompagné Sidi-Khalaf dans son voyage. Vous devez l'avoir vu, c'est à lui qu'appartient la belle jument Messaouda.

— En effet, nous avons vu partir cet homme, mais nous ne l'avons pas vu revenir. Quant à la jument Messaouda, qui ne la connaîtrait? elle est si belle! Tiens, regarde : la voilà aux mains de ces deux nègres qui lui font la toilette comme à une fille de sultan : si elle a appartenu à ton mari, il a eu bien tort de la vendre, et c'est véritablement un laid péché que l'avarice!

— Aussi ne puis-je croire qu'il l'ait vendue !...

— Servante du mensonge, interrompit avec dédain le cavalier, puisque tu es la femme de Salem, n'as-tu pas reçu, hier, le prix de la jument Messaouda achetée par notre seigneur Ben-Chérif, et n'as-tu pas honte de venir réclamer double somme?

— Ce que j'ai reçu, je ne le nie pas, mais je ne peux pas croire à la vente, tant que mon mari ne me l'aura pas certifiée.

— Attends-le donc, puisque tu as l'impiété de ne pas ajouter foi à la parole d'un chérif.

— Et le chérif, ne puis-je pas le voir?

— Essaie, le bonheur rend bienveillant... peut-être t'écoutera-t-il.

Je me fis indiquer la tente de Sidi-Khalaf, et j'attendis pendant deux heures, comme un chien patient, que le chérif voulût bien me montrer son visage. Chacun me regardait avec pitié ou avec dé-

dain; les chaouch me repoussaient du pied, les esclaves me rudoyaient ou souriaient méchamment à ma pauvreté; tous me prenaient pour une mendiante affamée d'aumône, et tendant les mains aux fastueuses libéralités d'un grand chef comblé de joie et de prospérité.

Enfin, j'entendis résonner les *derbouka* (1) et les musettes, et je vis arriver, précédés de quatre grands drapeaux flottans et suivis d'une foule de cavaliers tenant

(1) Les *derbouka* sont des tambours dont la peau est tendue sur un vase en terre cuite.

le fusil haut, les musiciens qui font *chanter la fête*. Drapeaux, musiciens et cavaliers vinrent se ranger devant la tente de Ben-Chérif, et les deux *saïs* (1) noirs qui avaient, sous mes yeux, couvert Messaouda d'une selle de velours et d'or, ainsi que de longs voiles d'argent (2), amenèrent cette incomparable jument, cette *mère de la vitesse*, dont la beauté faisait hennir tous les coursiers, devant cette

---

(1) *Saïs*, palfrenier.

(2) Ces voiles se nomment *chelil*; ils couvrent la croupe des chevaux en harnais de gala, et rappellent le moyen-âge; nos chevaliers avaient d'ailleurs rapporté cette mode des croisades.

même tente qui s'ouvrit comme pour la recevoir.

Oh! que mon cœur jeta un cri douloureux! Je pensai, avec tout le fiel de mon âme, que mes mains avaient si souvent tressé les crins soyeux de Messaouda, que je lui avais toujours donné, pauvre comme nous l'étions, l'orge la plus pure des moissons, l'eau la plus limpide de la source, la paille la plus sucrée, jusqu'au lait, jusqu'aux dattes que je mendiais pour elle à nos voisins opulens! Combien de fois m'étais-je éveillée, la nuit, pour voir si la rosée ne mouillait pas ses flancs, si les entraves ne blessaient pas ses jambes,

ou si elle reposait sur un bon lit d'alfa! Ah! que de paroles caressantes je lui avais prodiguées!

Et elle était là, devant moi, brillante comme le soleil, dédaignant ma misère comme une fille ingrate qui, puissante par un mariage, renie les pauvres flancs qui l'ont portée!... Elle ne me voyait pas elle ne me flairait pas... Il me fut impossible de maîtriser mon désespoir... Je me levai de la poussière où j'étais assise, je courus à la jument de Salem, et je lui dis en la touchant :

—Messaouda! Messaouda! regarde-moi.

Un chaouch me prit par le bras et me renversa violemment... Mais ce méchant homme ne put pas, en me maltraitant ainsi, me ravir le seul bonheur que j'aie goûté depuis la disparition de Salem, mon cher maître ; il ne put pas m'empêcher de voir que Messaouda avait reconnu ma voix, tressailli à ma caresse !

Et comme on m'éloignait d'elle avec colère, elle se cabrait pour tenter de venir à moi ; elle tendait sa nerveuse encolure, ouvrait ses larges naseaux, me suivait de regards inquiets, et semblait dire aux esclaves qui la retenaient avec peine :

« Pourquoi m'empêchez-vous d'obéir à ma maîtresse? ne songez-vous pas que vous me donnez à ses yeux tous les semblans de l'ingratitude, et que je l'aime comme j'aimais ma mère, quand je bondissais en liberté dans les savanes où je suis née? »

Enfin Khalaf-ben-Chérif parut; il était beau de jeunesse, d'orgueil et de luxe. Il fit un geste de commandement, et les esclaves lui amenèrent sa superbe monture.

Comme il allait mettre le pied à l'é-

trier, je parvins à m'élancer, et, le retenant par un pan de son burnous, je lui dis :

— Seigneur Chérif, qu'as-tu fait de Salem-ould-Kouïder, mon mari?

— N'est-il pas de retour? me répondit Khalaf.

— Non, et j'ai de funestes pressentiments! Dis-moi la vérité, si sombre qu'elle soit... Qu'as-tu fait de Salem?

— Je l'ai laissé à Zemmora; rassure-toi.

— Comment donc fera-t-il sa route, puisque tu montes sa jument, et que ton cheval Chitann est dans mon douar?

— Cette jument m'appartient, je l'ai achetée; n'en as-tu pas reçu le prix? que viens-tu me réclamer?

— Il est impossible que mon mari t'ait vendu Messaouda... J'en jure par le livre saint, Salem n'a pas fait cet acte insensé!

— Délivrez-moi de cette pauvre folle! s'écria impérieusement Khalaf en s'élançant sur Messaouda, que, dans sa colère, il attaqua de deux violents coups d'éperons.

La noble bête n'avait jamais reçu pareil affront. Elle fit un saut de géant et jeta un flocon d'écume....

Je vis couler son sang; je souffris de sa blessure et je pleurai de sa honte, espérant que son bourreau serait désarçonné. Mais Ben-Chérif est un intrépide

cavalier que la fureur de Messaouada ne fit pas broncher sur sa selle.

La fête commença, et l'*enlèvement* eut lieu (1) au pêle-mêle des cavaliers, aux détonations des fusils.

Une jeune fille, belle comme le premier jour de printemps après un hiver

---

(1) Malgré l'acte de mariage dressé par le kadi, une femme ne doit sembler céder qu'à la force pour passer sous la puissance de son mari, et quitter sa famille. Il est donc d'usage de faire le simulacre de l'*enlèvement* de la fiancée.

pluvieux, sortit de la tente des femmes de l'émir Abd-el-Kader. Elle était montée sur un mulet richement caparaçonné, conduit par deux nègres qui se tenaient, l'un à droite, l'autre à gauche de la bride (1). Sidi-Khalaf s'approcha de sa fiancée, lui mit une main sur la tête, et dit :

« O maîtresse de la tente, que Dieu me

(1) La mariée ne doit pas, lorsqu'elle est fille, toucher la terre pour se rendre de chez elle chez son mari ; lorsqu'elle n'est pas assez riche pour avoir une monture, elle se fait porter à dos par un esclave.

bénisse avec toi! que les tresses de tes cheveux me soient heureuses! »

La jeune fille baissa les yeux; et l'une des femmes de l'émir lui donna, à voix haute, les conseils d'usage, car elle est, dit-on, orpheline et n'a aucuns parents, si ce n'est le kaïd de Zemmora dont l'absence à cette cérémonie me frappa d'étonnement.

Tout le camp jeta des cris de joie et des vœux de prospérité; puis, une fantasia tumultueuse accompagna les époux

jusqu'à la tente de Khalaf, qui se referma sur l'heureux couple.

Et moi, j'étais restée seule dans ce grand mouvement, seule avec la morne tristesse qui s'enflait dans mon cœur de tous les éclats de la joie publique.

Je voulus essayer de pénétrer jusqu'à l'émir, dont la sainteté ne peut abuser personne. Je voulus m'aller jeter à ses pieds et lui demander, à lui qui doit tout savoir, ce qu'était devenu Salem, ce que signifiait ce troc de Messaouda contre Chitann...

Il ne me fut pas possible d'exécuter ce projet, l'heure des audiences était passée. On m'ordonna sévèrement d'attendre au lendemain, et j'allai me blottir près de là, dans un coin obscur, avec le ferme projet d'y passer le jour et la nuit pour être la première entendue quand, le lendemain, l'oreille du chef s'ouvrirait à la justice.

J'étais là depuis près de deux heures, lorsque je vis arriver un cavalier qui devait avoir fait une course longue et précipitée, car les flancs poudreux de sa monture ruisselaient de sueur et accusaient une grande fatigue.

Ce cavalier mit pied à terre devant la tente de l'émir, fouilla dans une *djebirah*, et y prit une lettre; puis, détachant un sac de cuir du *kerbous* de sa selle, il attendit que le chaouch chargé de l'annoncer à Sidi-Abd-el-Kader fût revenu lui porter la réponse du maître.

Cet homme entra chez l'émir.

Moi, poussée par une curiosité que le moindre événement surexcitait, j'avais reconnu ce messager pour un habitant de Zemmora, et je m'étais approchée, ra

pidement, pour l'interroger. N'ayant pas pu lui parler, j'attendis sa sortie.

Au bout de quelques instans, le cavalier apparut de nouveau ; il ne tenait plus la lettre, mais il portait toujours, entre les mains, le sac de cuir qu'il avait détaché de son *kerbous*. Je me dressai, comme une vipère, sur son passage.

— Tu appartiens aux Flittas? lui dis-je.

— Oui, me répondit le messager, en

essuyant son visage inondé de sueur.

— Es-tu passé par Zemmora?

— Je viens de Zemmora.

— Alors, tu pourras me donner des nouvelles de Salem-ould-Kouïder, mon mari, de la tribu des Hachem-Garabas?

— Certainement.

— Parle donc vite... où est Salem?

— Tiens, le voilà ! répondit cet homme féroce, et il me jeta son sac de cuir qui roula, tout délié, dans la poussière ensanglantée ! Je poussai un cri d'horreur et d'épouvante...

Dieu terrassa mes forces... je m'évanouis, et ce fut une honte, car j'aurais dû dévorer l'envoyé des Flittas?

Lorsque j'eus repris mes sens, je vis qu'on avait eu pitié de ma douleur et qu'on s'était occupé de moi.

J'étais dans une tente pauvre, mais hos-

pitalière, et deux femmes me donnaient des soins. Comme agitée d'un mauvais rêve, je demandai le *sac de cuir*...

On me le présenta, et je pus verser des larmes sur le vaillant visage de mon noble seigneur Salem...

O le beau et doux maître!.. *Que Dieu lui fasse une place d'honneur éternelle dans ses jardins!*

Je voulus revoir le messager des Flittas.. il était reparti, mais j'appris que cet

homme avait loué son chef, le kaïd Brahim-ben-Taïeb, de ce qu'il avait fait mettre à mort Salem, accusé et convaincu de s'être associé à Sidi-Khalaf-ben-Chérif pour enlever une fille de Zemmora, nommée Meryem, nièce du kaïd... cette même femme que Ben-Chérif venait d'épouser sous mes yeux.

Je n'avais plus rien à demander à l'émir, puisque mon seigneur maître était mort, puisque j'étais une pauvre femme vouée au deuil, sans autorité, même pour la vengeance, car c'est à toi, Mebrouk, que reviennent le droit et l'honneur de consoler l'âme de ton frère.

Je suis rentrée dans notre douar attristé; j'ai raconté mon infortune à nos amis, et nos amis ont été à la découverte du cadavre de Salem. Ils ont trouvé ce cadavre sur la lisière d'un champ d'orge dans la plaine de l'Habrah, ils l'ont rapporté et nous lui avons fait de pieuses funérailles?

— Salem! Salem! Salem! cria par trois fois et sur des tons aigus la pauvre veuve: si ton frère n'était pas revenu, je t'aurais vengé. Mais le voilà, souffre patiemment quelques jours, le cœur de Mebrouk est aussi ardent que mon cœur, et ses bras sont forts, tandis que les miens ne peuvent

plus *que la prière et la menace !* Salem ! Salem ! bientôt je te rejoindrai, s'il plaît à Dieu !

Amina se tut ; mais, le visage prosterné, elle baisa la tombe de son mari à plusieurs reprises, puis croisa son haïck sur sa tête comme pour mieux s'ensevelir dans sa douleur.

— Et vous, mes amis, demanda Mebrouk, avez-vous recueilli d'autres renseignemens ?

— Nous t'avons laissé ce devoir pour ne pas te dérober ton droit.

— Vous avez bien fait... A d'autres temps les pleurs!... Le moment d'agir est venu.

Mebrouk s'éloigna de la tombe de son frère, et il fut suivi, dans un religieux silence, jusqu'à sa tente, par ses amis qui, tour à tour, l'embrassèrent avant de s'en séparer.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

Le Procès.

Enfermé dans sa tente, Mebrouk se débarrassa de ses riches vêtemens, puis il se coucha sur une natte, gardant le silence et se frappant rudement le front de

temps à autre, comme pour en faire jaillir une idée.

Amina était assise à quelques pas de lui, et le regardait avec une vague inquiétude, ayant l'air de douter qu'un si jeune enfant pût accomplir la lourde tâche dont il s'était généreusement chargé.

— Frère, lui dit-elle : ajoute mon courage au tien, et consulte-moi ; peut-être pourrai-je te conseiller.

— Laisse-moi, répondit Mebrouk, ne vois-tu pas que Dieu m'inspire ?

— Et me diras-tu, comme le faisait Sa-
lem ce que ta prudence aura décidé?

— Non... j'agirai, laisse-moi.

Mebrouk employa le reste de la journée en méditation; il ne prit que fort peu de nourriture, se coucha de bonne heure et Amina dut s'étonner de le voir dormir paisiblement.

Le lendemain, ses ablutions faites, Mebrouk s'habilla de vêtements grossiers et et alla emprunter une mule à ses voisins.

Sur cette mule, il chargea les sacoches de Ben-Chérif, puis il pria un ami de prendre Chitann en main et de l'accompagner, lui, conduisant la mule jusqu'au camp de l'émir.

Arrivé au camp, Mebrouk se fit montrer la tente de Khalaf, et, s'adressant à un esclave assis devant la portière de cette tente, il lui dit:

— Si ton maître dort, éveille-le, car j'ai à lui parler, et c'est l'heure où tout fils de chérif est accessible aux vrais croyans.

L'esclave, intimidé par ces mots prononcés d'une voix brève et ferme, obéit.

— Entre, répondit-il, mon maître consent à te recevoir.

— Ah! tu es le frère du pauvre Salem, commença légèrement Khalat en affectant quelque bienveillance pour le jeune favori de l'émir: allons, console-toi, *Dieu te couvrira de ta perte!* et déjà il te comble de ses dons.

Mebrouk promena d'abord un regard dédaigneux autour de lui et sur le riche

ameublement de la tente de Ben-Chérif.

— Ces dons du ciel ne me seront agréables, dit-il enfin, qu'après mon œuvre accomplie.

— Et cette œuvre? demanda Khalaf avec distraction.

— Mon frère n'est pas vengé!

— Oh! Brahim-ben-Taïeb est riche, le prix du sang fera ta fortune, s'il plaît à Dieu!

Mebrouk tressaillit, mais il se contint et sa colère s'exhala dans un sourire plein de fiel et de mépris.

— C'est donc le kaïd de Zemmora qui a fait assassiner mon frère ? reprit-il.

— Oui, d'après son propre aveu.

— Et vous savez comment ce crime a été commis ?

— J'avais laissé ton frère à Zemmora, après avoir enlevé ma fiancée que l'avare

et avide Ben-Taïeb voulait séquester et épouser contre son gré. Salem m'avait vendu sa jument Messaouda, dont j'avais besoin pour l'enlèvement, et il s'était obstiné, malgré mes conseils, à ne pas nous suivre, disant qu'il était *l'hôte de Dieu* du kaïd, et ne pouvait, sous ce titre sacré, redouter aucune embûche. En effet, on a laissé partir ton frère, mais le kaïd s'est traîtreusement mis à sa poursuite, et l'ayant atteint dans la plaine de l'Habrah, il l'a fait décapiter... Dieu punira cette méchante action !

— Et voilà tout? demanda Mebrouk dont l'œil ardent se fixa sur Ben-Chérif.

— Voilà tout.

— Ainsi, quand vous vous êtes fait suivre de mon frère pour votre expédition, vous ne l'avez pas trompé, vous ne l'avez pas attiré dans un piége?... Vous lui avez bien et sincèrement dit tous vos projets? Il n'était pas seulement complice d'une visite à votre maîtresse, il était complice du rapt que vous avez exécuté?

— Je te pardonne ces questions par considération pour ta douleur, et j'y réponds, pour cela, sans colère. Oui, ton frère était en tout, d'accord avec moi, et

je lui avais donné beaucoup d'argent pour qu'il m'assistât dans mon entreprise. Son heure était venue, il faut t'en consoler et réclamer de Brahim-ben-Taïeb le prix du sang, car il t'est dû.

— Bien ! fit Mebrouk avec un soupir, je vous remercie de votre franchise... Parlons maintenant de Messaouda : mon frère peut vous l'avoir prêtée, mais il ne l'a pas vendue ?

— Insolent ! ne crains-tu pas que je te fasse châtier par mes chaouch.

— Écoutez, seigneur Khalaf... Je ne

crains rien au monde, n'oubliez pas cet aveu, et ne me menacez pas quand vous savez que votre tente est voisine de celle de l'émir où j'ai un refuge assuré; répondez plutôt à mes questions avec la sincérité dont vous avez déjà fait preuve... Je ne suis pas un enfant, je suis un homme, et un homme irrité... Lisez dans mes yeux!...

Cette riposte audacieuse fit frissonner Ben-Chérif; il ne savait que trop combien l'émir affectionnait ce noble et brave jeune homme, et sa conscience troublée éprouva une certaine épouvante à ce ton résolu, à ce langage énergique de Me-

brouk, dont le regard flamboyait de haine et de dégoût.

— J'oublie, en effet, qui j'écoute, répondit Khalaf en souriant : ta jeunesse et ton malheur te donnent le droit de parler ici librement.

Ton frère m'a confié qu'il était las de sa pauvreté, et comme il admirait fort les vertus de mon cheval Chitann qui défie tous les étalons du Tell et du Sahel, il m'a proposé de le troquer contre Messaouda, si je voulais lui donner, en retour, une grosse somme d'argent. Je

n'avais rien à refuser à un homme qui me rendait un important service, et nous sommes tombés d'accord pour quatre mille boudjous que j'ai fait porter dans ta tente... Ne les as-tu pas reçus?

— Je vous les rapporte.

— Qu'en ferais-je?

— Affirmez-vous sous serment la vérité de vos paroles? demanda Mebrouk, sans répondre à la question.

— Sans doute... j'en jure par Eblis,

l'ange de la révolte, et par le Zacoum qui porte pour fruits, au fond de l'enfer, les corps des suppliciés...

— Notre seigneur Mohammed a dit, interrompit Mebrouk avec l'horreur que lui causaient ces serments infernaux : « *Quiconque prend Satan pour patron plutôt que Dieu, celui-là est perdu d'une perte évidente* ! » Vous jurez par des êtres maudits, dois-je vous croire ?

— Tu es bien savant pour ton âge ?

— Mon frère m'a instruit dans la pa-

role et la crainte du prophète ; si j'étais fils de chérif, je n'oserais pas témoigner ainsi que vous ; mais ceci est votre affaire, comme l'emploi de l'argent que je vous rapporte. Seigneur Khalaf, je suis venu rompre votre marché avec mon frère. Il a fallu que Salem perdît la raison pour qu'il vous cédât sa jument. Votre cheval Chitann est devant votre tente ainsi qu'une mule chargée de vos boudjous...

J'ai voulu que cette somme vous fût rendue avec le même apparat que vous avez mis à nous la livrer... Ordonnez que Messaouda me soit restituée sur-le-champ.

Pour toute réponse, Khalaf se leva et appela ses schaouch.

— Délivrez-moi de cet importun, leur cria-t-il, et bâtonnez-le.

Les chaouch se jetèrent sur Mebrouk, et le saisirent avec la rude dextérité qu'ils déploient dans l'exercice de leurs fonctions, l'enfant ne leur opposa aucune résistance, mais il couvrit Khalaf d'un regard écrasant.

Dans ce moment, le rideau de la tente de Ben-Chérif s'entr'ouvrit; une femme,

voilée de son haïck, étendit une main délicate vers Mebrouk, et dit :

— Le frère de ce jeune homme est mort en se dévouant à ta cause qui était la mienne, ô Ben-Chérif, voudrais-tu donc qu'un crime d'ingratitude te fût reproché *au jour de la rétribution* (1) ! Pour l'amour de moi, que Mebrouk, frère de Salem, s'en aille en paix !

Et Meryem disparut, car c'était elle qui avait parlé.

---

(1) Le jour du jugement dernier.

— Qu'on le jette loin d'ici, reprit Ben-Chérif, et malheur à lui s'il se représente encore le mensonge et l'injure à la bouche!

Mebrouk avait sourit pendant que Meryem le prenait sous sa protection; il parut néanmoins indifférent à cette charitable intervention, et, répondant à Khalaf, il lui dit d'une voix glacée par l'excès de la colère :

— Je connais le chemin pour sortir de ta tente... Prie Dieu que je l'oublie quand je voudrai le reprendre.

Puis échappant aux chaouch, il se précipita dehors.

— Abandonne le cheval et les sacoches! cria-t-il à l'homme qui l'attendait; monte sur ta mule, et cours annoncer au douar que je me suis déjà débarrassé de l'un des fardeaux de mon honneur!

CHAPITRE DIXIEME.

X.

Le Procès. (*Suite.*)

Sans s'inquiéter de ce que pourraient devenir le cheval Chitann et les boudjous de Ben-Chérif, Mebrouk se dirigea d'un pas tranquille vers la tente de l'émir.

Cette tente était ouverte aux plaideurs de tout âge et de tout sexe, venant implorer la justice *infaillible* du grand et savant marabout.

Mebrouk prit rang parmi ces gens, qui, tous, étaient du peuple, et il s'assit patiemment, dans la poussière, attendant que son tour fût venu de se prosterner devant la face auguste d'Abd-el-Kader.

— Eh quoi! lui dit l'émir avec un sourire bienveillant : à peine de retour, te voilà en procès! T'aurait-on volé les beaux habits, ou les armes, ou le che-

val que je t'ai donnés hier? Pourquoi te présentes-tu couvert de haillons, quand je t'ai fait riche?

— Seigneur, répondit Mebrouk, votre esprit est un refuge de sagesse, votre raison est un foyer de lumière, votre sainteté est un temple de justice; et c'est pour vous poser quatre questions qui mettent mon ignorance à la torture, que je me prosterne, à cette heure, à vos pieds.

— Parle.

— Seigneur, le vol accouplé au men-

songe est-il un crime détestable aux hommes comme à Dieu?

— Si le vol est préjudiciable à l'ennemi auquel on a déclaré la guerre, si un infidèle en est victime, c'est œuvre méritoire; mais quiconque a volé ceux qui sont en paix avec lui, goûtera le châtiment éternel. Ceci est écrit au livre du prophète.

— *Louange à Dieu, souverain de l'univers!* votre parole est d'or, et je m'en souviendrai.

— Quelle est ta seconde question?

— Seigneur, celui qui trompe un homme libre en le précipitant, par de fallacieuses promesses, dans une entreprise dont, seul, il doit tirer profit, et qui abandonne son serviteur ou son ami au plus fort du danger, celui-là est-il méprisable aux hommes comme à Dieu ?

— L'ange de la mort rendra compte de sa lâcheté au jour de sa fin, qui sera certainement avancée d'une manière funeste.

— *Louange à Dieu clément* ! vous avez la sagesse de Salomon, fils de David !

— Ta troisième question ?

— Celui qui tue, dans un accès de rage, un innocent pour un coupable, n'est-il pas responsable de ce meurtre devant les hommes et devant Dieu ?

— Il doit le prix du sang aux hommes, et Dieu le jugera selon son repentir.

— Et qui pourra blâmer le père, le fils, le frère, le neveu, ou le cousin du mort, de refuser le prix du sang comme une réparation insuffisante ?

— La loi de Dieu, car le plaignant doit la consulter en demandant justice à ses chefs naturels, et si la loi ordonne que le prix du sang soit payé, le plaignant doit se soumettre à son arrêt.

— Très-bien ! murmura Mebrouk sans trahir aucune émotion,

— Tu n'as plus rien à me demander ?

— Rien.

— Je vais donc parler pour toi, Me-

brouk, et te montrer en cela mon affection.

Ton frère a été mis à mort par Brahim-ben-Taïeb ; ton frère s'était rendu avec Khalaf-ben-Chérif, notre ami, dans le douar de Zemmora, pour favoriser une entrevue de Ben-Chérif et de la nièce du kaïd. Des circonstances que Ben-Chérif ne pouvait pas prévoir ont nécessité l'enlèvement de la jeune fille par son fiancé ; ton frère n'a pas voulu suivre les conseils de Ben-Chérif, il s'est attardé dans le douar de Zemmora, et, signalé à Ben-Taïeb comme un ravisseur, il a été tué par ordre de ce chef irrité. C'est un grand

malheur pour toi et pour nous ; mais Khalaf-ben-Chérif est innocent, et Branim-ben-Taïeb n'est coupable que d'une fatale précipitation... Il te doit le prix du sang, rien de plus.

D'ailleurs, écoute encore ceci : le kaïd de Zemmora m'a demandé justice en se plaignant de la violation de sa demeure par Ben-Chérif, et je l'ai assigné à comparaître aujourd'hui même devant moi...

Tiens, regarde ce nuage de poussière, c'est le *goum* des Flittas, le kaïd en tête... Nous allons juger cette malheureuse af-

faire en ta présence... Khalaf-ben-Chérif et sa femme seront entendus aussi bien que toi... Les gens de ton douar seront présents; la veuve de ton frère Salem nous exposera sa douleur, et, s'il plaît à Dieu, je prononcerai une sentence qui ramènera la paix dans tous les cœurs, pour n'y laisser qu'une haine ardente contre les chrétiens, dont les bataillons viennent à nous.

— J'attendrai! répondit Mebrouk, qui avait écouté ce discours avec l'apparence d'une religieuse attention, et dans l'attitude d'un profond respect, quand sa pensée voyageait au loin, cherchant

d'autres aliments pour ses vengeances.

L'émir avait deviné, au premier mot de la plainte de Mebrouk, que ce noble enfant allait le prendre pour arbitre entre Khalaf, le kaïd Ben-Taïeb et lui; l'émir avait, dès longtemps, flétri dans sa clairvoyante perspicacité, la conduite hypocrite de Ben-Chérif; mais, quoiqu'il fût fixé sur l'inanité de la vente de la jument Messaouda, quoiqu'il fût certain de la fourberie de Ben-Chérif vis-à-vis du kaïd, vis-à-vis du malheureux Salem et de son héritier frustré par la prise de possession de Messaouda, il était trop po-

litique pour livrer son puissant auxiliaire à ses accusateurs.

Brahim-ben-Taïeb n'avait pas grande influence, nous le répétons. Un riche cadeau et la mort de Salem devaient amplement satisfaire son orgueil et sa colère ; sa nièce n'était, d'ailleurs, sortie de sa tente que pour épouser, volontairement, un homme illustre, et la grande tribu des Flittas ne pouvait qu'applaudir à cette profitable réparation.

Quant à Mebrouk, c'était un enfant inoffensif, par lui-même autant que par ses relations; un jugement solennel prononcé par la majestueuse autorité du

prince des chérifs devait l'éblouir et le convaincre de l'injustice de sa cause.

Ben-Taïeb, meurtrier excusable de son frère, lui payerait le prix du sang pour l'acquit de sa conscience et le repos de son amour-propre; ses amis seraient les premiers à le blâmer s'il se révoltait contre l'équité d'un pareil jugement, et la faveur du maître et les fumées de la gloire achèveraient de calmer sa généreuse irritation.

L'émir se promettait de condamner Khalaf à ajouter mille boudjous au prix déjà payé de Messaouda; et, certes, nul

dans le pays ne manquerait d'applaudir à ce grand acte de sainte justice.

En raisonnant ainsi, Abd-el-Kader pensait satisfaire son monde et se bien servir lui tout le premier, car il avait une guerre difficile sur les bras, et sa jeune puissance ne pouvait pas, sans commettre une faute capitale, se priver, à propos d'une querelle domestique, du concours d'un chef en renom comme Ben-Chérif, ou de partisans aussi zélés que les Flittas et les Hachem-Garabas.

Or, les haines sont vivaces, impé-

tueuses et sourdes à toute conciliation, parmi ces peuplades avides de disputes et de combats.

Il fallait que l'émir usât savamment de son prestige, de son caractère religieux, et mît en œuvre toutes les subtilités de sa rusée politique pour empêcher que les Flittas, animés par le kaïd Ben-Taïeb outragé, exigeassent le châtiment de Khalaf, et pour détourner les Hachem-Garabas du désir d'embrasser la cause de Mebrouk, ce qui eût amené un inévitable conflit entre ces deux tribus.

Ce conflit aurait détaché des étendards

d'Abd-el-Kader des milliers de cavaliers engagés déjà dans la guerre sainte, et arrêté, dès son essor, la colossale ambition du fils de Maheddïnn (1), qui fondait, sur sa lutte avec les chrétiens, son espoir de régner en despote dans toute l'étendue de l'immense territoire aujourd'hui conquis par nos armes.

L'émir ne négligeait rien à cette époque pour se populariser ; déjà il passait, à bon droit, pour le plus élégant et le plus habile cavalier de la plaine, et, s'il pro-

---

(1) Abd-el-Kader est fils du marabout Maheddïnn.

diguait sa vie dans les combats, c'était dans le double but de signaler son audace aux yeux de ses ennemis, et de se donner pour invulnérable à ses partisans superstitieux.

Sa réputation de sainteté s'était au loin répandue, et l'élévation de son esprit lui assurait un ascendant manifeste sur tous ses adhérents.

Voulant se compléter par des vertus patriarcales, il affectait une grande simplicité dans son costume, dans ses actions, dans son langage et ses formes; il

se laissait approcher aisément, instruisait les procès les plus infimes, comme un kadi ; montrait à tous une grande douceur, mais gravait dans son implacable mémoire les noms des chefs qui lui faisaient obstacles, les réservant, dans le silence de sa rencune, à de terribles exemples !

Plus tard, et même dès l'année 1836, l'émir changea de système : il avait grandi. Il prit le caractère de la souveraineté conservant toutefois de ses anciennes pratiques, celles que lui commandait l'austère majesté de sa préten-

une mission religieuse ou plutôt divine.

Mais il se tint à l'écart dans les batailles, abandonna les mœurs familières dont il s'était servi pour séduire, et, n'ayant plus besoin de plaire, il ne songea qu'à gouverner.

Cette digression était nécessaire pour l'intelligence des événements qui vont suivre, et nous n'avons pas su résister à la tentation d'esquisser, en passant, la physionomie d'un personnage destiné à vivre éternellement dans les légendes du

pays qu'il nous a si vaillamment et obstinément disputé.

Nous reprenons maintenant notre récit.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI.

Le Jugement.

C'était, en effet, le goum du kaïd de Zemmora qu'Abd-el-Kader avait signalé à Mebrouk.

Brahim-ben-Taïeb arrivait, avec cent cavaliers, au jour assigné par l'émir en réponse à la lettre qui demandait justice du rapt de Meryem, et il s'était fait suivre d'une escorte brillante pour peser, de tout le poids de son importance, sur la décision du juge souverain qu'il avait invoqué.

Les Flittas se présentèrent noblement au camp d'Abd-el-Kader. Ils se déployèrent sur une seule ligne dont le kaïd tenait le milieu, et marchèrent ainsi, au pas, le fusil haut, jusqu'aux premières tentes de l'émir, observant un profond silence pendant que leurs chevaux échan-

geaient, avec ceux de la smalah (1), d'énergiques hennissemens.

Abd-el-Kader avait pris ses précautions en voyant arriver cette nombreuse cavalerie. Il avait ordonné à une troupe de fantassins qu'il s'occupait alors d'organiser sur le modèle des nôtres (2), de

---

(1) La smalah d'un chef est son douar particulier, ne comportant que ce que nous appellerions en Europe sa maison, sa famille, ses serviteurs, etc.

(2) Abd-el-Kader donna tous ses soins à la création de bataillons et d'escadrons de réguliers, dont nous avons éprouvé la solidité en maintes circonstances.

prendre les armes comme pour rendre les honneurs aux Flittas, mais, en réalité, pour prévenir toute agression de leur part et il avait dépêché des courriers dans le douar de Mebrouk pour inviter les Garabas et la veuve de Salem à venir assister au jugement qui les intéressait.

Ces mesures arrêtées, l'émir fit dresser les portières flottantes de sa tente assez vaste pour que deux cavaliers y entrassent à cheval et de front, puis, assisté de son khalifat dans l'ouest, de Moktar-el-H'aouch, kadi renommé pour son érudition, de son sécrétaire et de son trésorier qui composaient, pour la forme, un

conseil toujours disposé à opiner selon ses vues, il fit prévenir le kaïd de Zemmora qu'il le recevrait avec plaisir.

Alors, seulement, Brahim-ben-Taïeb mit pied à terre ainsi que ses cavaliers auxquels l'intendant de l'émir fit offrir la *diffa*, par ordre de son maître.

Ben-Taïeb entra dans la tente d'Abd-el-Kader, après avoir laissé en dehors ses babouches.

Quatre témoins qui l'avaient accompa-

gné attendirent, près de là, qu'on les fit demander.

— *Que le salut soit sur vous !* dit d'une voix grave le kaïd en promenant son regard sur les membres du conseil assis en cercle autour de l'émir.

— *Sur toi soit le salut !* répondit Abd-el-Kader avec non moins de gravité.

Ben-Taïeb s'approcha de l'émir et, se courbant devant lui, il effleura sa tête du bout des lèvres.

Abd-el-Kader se prêta facilement à cette respectueuse accolade due à son titre de marabout, et fit signe au kaïd de prendre place sur le tapis.

Des esclaves apportèrent le café, mais la sainteté de l'émir lui interdisant de fumer, chacun s'abstint de ce délassement par déférence pour le maître de la tente.

La conversation roula sur la prochaine campagne, sur les dispositions des Flittas que le kaïd fit beaucoup valoir, et sur l'extermination des chrétiens, extermination certaine, affirma l'émir, si

tous les bons musulmans obéissaient à sa voix, et remise à d'autres temps, par l'effet de la colère de Dieu, si cette voix était méconnue, si tous les fusils ne se groupaient pas sous ses étendards sacrés.

De l'enlèvement de Meryem par Khalaf, de la mort de Salem et de la plainte de Mebrouk il ne fut pas dit un mot, pour que Ben-Taïeb n'eût pas le loisir de plaider par anticipation sa cause.

On vint annoncer à l'émir que la veuve Amina, et les gens de son douar étaient arrivés.

— Et Mebrouk, frère de Salem? demanda Abd-el-Kader en jetant un regard oblique au kaïd que cette question parut gêner: Mebrouk est-il là?

— Oui, Seigneur, il n'a pas bougé de la place où il s'est assis depuis que vous l'avez renvoyé.

— Qu'on aille chercher Khalaf-ben-Chérif, et qu'il entre, ainsi que la veuve Amina et Mebrouk, frère de Salem.

— Lève-toi, dit un chaouch à Me-

brouk, notre seigneur Abd-el-Kader daigne te faire appeler.

L'enfant obéit à cet ordre; et, se dirigeant d'un pas nonchalant vers la tente de l'émir, il rencontra sa belle-sœur qui accourait, au contraire, en toute hâte.

— Où vas-tu si vite, Amina? lui dit-il.

— A la vengeance, à la justice! répondit la veuve,

— Insensée! reprit Mebrouk en frap-

pant sur son cœur : La vengeance n'est qu'ici ; et la justice là-haut ! ajouta-t-il en élevant une main vers le ciel: c'est au *spectacle du bavardage*, du mensonge et du leurre que nous nous rendons toi et moi.... Mais, patience ! notre jour viendra, mon esprit le cherche et ma colère l'appelle.

En achevant ces mots, Mebrouk saisit sa belle-sœur par la main, et tous deux entrèrent dans la tente...

Brahim-ben-Taïeb, à la vue de ce jeune homme dont l'audacieux regard l'en-

veloppa de la tête aux pieds, se souvint de la prédiction de Salem et tressaillit malgré son intrépidité.

Peu d'instans après l'arrivée de Mebrouk et d'Amina, Sidi-Khalaf-ben-Chérif, le hardi, l'élégant, le beau cavalier, apparut dans le riche costume des grands seigneurs du Sud, et prononça d'une voix ferme cette formule orgueilleuse:

« *Salut aux gens du Salut.* »

Désignant ainsi, sans les nommer, les

gens de caste noble auxquels, seuls, s'adressait sa politesse.

Puis il regarda tour à tour le kaïd avec irritation et Mebrouk avec une pitié dédaigneuse; mais l'œil de Mebrouk demeura fier sous ce regard insultant auquel il rendit mépris pour dédain.

— Brahim-ben-Taïeb, dit l'émir au kaïd, expose-nous ta plainte, tes griefs, ta requête. Souviens-toi de ce qui est écrit dans *le livre des livres*(1) : « *Dieu en-*

(1) Le Koran.

vironne les hommes de tous côtés. » Il est certain que Dieu assiste à ta déposition' et qu'il entendra tes mensonges si tu n'es pas sincère... Parle, nous t'écoutons.

— Je ne jurerai point par le jour de la résurrection (1), commença solennellement le kaïd; je laisserai parler ma bou-

---

(1) Cette expression, *je ne jurerai point*, qui se répète plusieurs fois dans le Koran, signifie : *Ce que je dis est tellement certain, que je peux m'abstenir de l'affirmer par serment* (Kasimirski, *traduction du* Koran), et cette formule est reçue comme un serment capital.

che qui parlera pour ma mémoire fidèle et pour mon cœur qui a souffert : deux hommes se sont présentés dans mon douar, en mon absence, ces deux hommes avaient fait échange de leurs vêtements pour tromper la bonne foi et la confiance de mon père, vieillard infirme. De ces deux hommes, l'un était le maître et l'autre le serviteur.

Le serviteur montait une jument magnifique et portait de nobles armes ainsi que de riches habits : il réclama l'hospitalité offerte par de vrais croyans à tout hôte envoyé par Dieu, et fut traité avec grand respect et grande cordialité par

mon père qui lui céda sa propre tente, pendant que son maître, se disant son serviteur, recevait de son côté bon accueil de mes domestiques.

Pendant la nuit — ceci est un crime dont le *lapidé* s'est réjoui, mais que Dieu punira inévitablement (1), — Sidi-Khalaf-ben-Chérif, prétendu serviteur de Salem-ould-Kouïder, et Salem-ould-Kouïder prétendu maître de Sidi-Khalaf, ont envahi la tente de Lella Meryem, ma nièce;

---

(1) Satan chassé du paradis à coups de pierres. Koran).

ils ont violemment enlevé cette jeune fille dont j'étais aimé, car elle avait fixé, elle-même, le lendemain de cette nuit détestable pour le jour de notre mariage.

Sidi-Khalaf partit avec sa jument et le cheval de son serviteur, emportant sa victime, ma nièce, qu'une négresse, nommée Yaya, a suivie par dévoûment sans doute; il a assassiné près de la fontaine de Zemmora, l'un de nos gens qui, probablement, lui faisait obstacle, et il a pu se mettre à l'abri de ma poursuite.

Quant à Salem-ould-Kouïder, il a eu

l'audace de venir se recoucher dans la tente de mon père après cet abominable crime, et, au point du jour, lorsque la désolation régnait dans mon douar, il a jeté les hauts cris se disant volé, redemandant ses chevaux et reprochant à mes gens de n'avoir pas su veiller sur la sécurité de son sommeil.

Quoique mon père eût le sentiment de la fourberie de ce méchant homme, il respecta en lui l'*hôte de Dieu*, et le laissa partir monté sur notre mule, escorté par un de nos esclaves.

A peine arrivé, je fus instruit de ce

douloureux événement; je me mis au galop avec mes cavaliers, sur les traces des fugitifs, et j'atteignis Salem dans la plaine de l'Habrah.

Le misérable ne put pas nier son crime; il m'avoua qu'il avait usé de stratagème pour favoriser l'entreprise de Sidi-Khalaf, mais il se plaignit de la déloyauté de Sidi-Khalaf qui, dit-il, ne l'avait pas instruit de son projet d'enlever Lella-Meryem, et l'avait doublement trompé en ce qu'il s'était servi, pour ce rapt, de sa jument Messaouda, l'abandonnant, lui Salem, aux fureurs certaines de ma colère.

J'ai froidement écouté les impostures de ce maudit, et comme tout était contradiction dans son discours, je l'ai mis à mort, c'était mon droit. Maintenant, Seigneur Abd-el-Kader, je viens demander réparation de l'outrage que m'a fait Khalaf-ben-Chérif; je viens redemander ma nièce Lella-Meryem... vous êtes juste et sage... j'ai dit.

— Qu'on amène Lella-Meryem, femme de Khalaf-ben-Chérif ainsi que la négresse Yaya, commanda l'émir.

Puis, s'adressant au kaïd, après avoir

fait un clin d'œil rapide pour le rassurer, il ajouta :

— Ta nièce, Ben-Taïeb, est l'épouse légitime de Khalaf-ben-Chérif, parce qu'elle a affirmé par serment à notre kadi, qu'elle ne t'avait jamais aimé, et qu'elle aimait Ben-Chérif. Son serment, elle le répètera devant toi, et, si elle n'y persiste pas, nous prononcerons son divorce, pour que tu la ramènes dans ton douar.

CHAPITRE DOUZIÈME.

XII.

Le Jugement. (*Suite.*)

Avant l'arrivée de Meryem, les quatre témoins du kaïd furent entendus et déposèrent littéralement comme leur patron. Khalaf et Mebrouk avaient é-

couté la plainte et les témoignages avec mpassibilité.

La veuve Amina, au contraire, ne s'était contenue qu'à grand'peine pour ne pas apostropher les assassins de son mari.

Lella-Meryem se présenta enveloppée dans son haïck, ne montrant que ses petits pieds nuds que couronnaient des *chrelchrals* d'or, et l'une de ses mains blanches chargée de croiser son voile sur son visage; à travers la fente de ce voile, on voyait briller, comme un foyer de lu-

mière, l'un des yeux de cette femme plus belle encore qu'elle n'apparaissait à l'imagination des assistants condamnés à l'entendre sans la voir (1).

— Jure sur le *livre sage*, dit l'émir à Meryem en lui montrant un Koran ouvert, que tu diras ici la pure vérité.

— *Par la vérité qui reste et le menson-*

---

(1) Dans les tribus, les femmes arabes ne prennent pas la précaution de se voiler devant les hommes; cependant les femmes des grands chefs ne se montrent que rarement à visage découvert.

ge qui s'évanouit, je jure d'être sincère interroge-moi, Seigneur. Le mensonge, m'a toujours fait horreur (1)!

— Ton oncle Brahim-ben-Taïeb prétend que tu lui avais promis de l'épouser ?

— Mon oncle a dit vrai.

Les assesseurs de l'émir et l'émir lui

---

(1) Les femmes étant, avec raison, considérées dans les tribus comme illétrées, peuvent tutoyer tout le monde sans distinction.

même firent un mouvement de surprise.

Le kaïd triompha ; Khalaf-ben-Chérif se prit à sourire.

— Tu as donc été arrachée par violence du douar de Zemmora ? continua l'émir.

— Non; l'arrivée de mon Seigneur Ben-Chérif m'a comblée de joie... je l'attendais depuis si longtemps !

— Ton oncle Ben-Taïeb prétend que tu l'aimais ?

— Mon oncle a dit ce qu'il pouvait et devait croire, car ma nourrice l'a trompé en lui promettant, en mon nom, mais sans mon autorisation, que je l'épouserais. Cependant, je n'ai jamais dit à mon oncle qu'il dût compter sur mon amour. J'ai laissé croire au mariage, parceque le fiancé de mon cœur devait arriver et que je voulais écarter le kaïd. Si mon seigneur Ben-Chérif n'était pas venu, selon sa promesse, j'aurais épousé le kaïd, car je n'ai qu'une parole, mais je me serais tuée pour ne pas lui appartenir.

— Tu as entendu, Brahim-ben-Taïeb, cette réponse te condamne.

— Le *mauvais œil* a visité cette pauvre femme ! s'écria le kaïd... on lui a jeté un sort.

— C'est possible, répondit gravement l'émir, mais ce n'est pas le mauvais œil que nous jugeons; ainsi, Meryem, c'est volontairement que tu as suivi Khalaf ?

— Oui.

— Il ne t'a été fait aucune violence ?

— Oh ! non... J'ai fui Zemmora comme l'oiseau fuit devant le simoun... Est-

il possible qu'on nous ait enlevées de force, ma nourrice et moi ?

—Cette remarque est juste, Ben-Taïeb, reprit l'émir : qu'y peux-tu répondre ?

— On leur a jeté un sort à toutes les deux, répéta le kaïd avec confusion.

— Maintenant, demanda Abd-el-Kader à Mebrouk : exposes-nous ta plainte.

— Que le chérif s'explique sur le rôle que mon frère a rempli dans cette

affaire, ses mensonges parleront pour ma douleur, dit l'audacieux Mebrouk avec un calme glacial.

— Cet enfant abuse de votre protection, s'écria Ben-Chérif en regardant fixément l'émir, déjà ce matin il est venu m'outrager en niant que j'eusse acheté à son frère la jument Messaouda. Si je continue à me défendre ici, c'est par respect pour votre sainteté, ô fils de Mahed-dïnn ! J'ai juré par le *zacoum*, dont les racines se nourrissent du limon de l'enfer, j'en jure par le *lotus de la limite* (1) !

---

(1) Le *lotus de la limite* est un arbre qui sert de limite entre l'Enfer et le Paradis.

J'en jure par les noirs démons qui, d'après le livre saint, *tourmenteront les âmes des réprouvés* ! Je vais dire la vérité tout entière.

Khalaf, en prononçant ces horribles sermens qui firent frissonner l'assistance et surtout Meryem, étendit une main ferme sur le Koran, et reprit aussitôt :

— Je m'étais fait accompagner de Salem parce que j'avais besoin d'un guide, et Salem savait que je devais enlever Meryem; il le savait si bien, qu'il avait fait marché avec moi pour les services qu'il consentait à me rendre, et que nous

étions convenus que je lui donnerais deux cents boudjous après le succès de notre expédition; il le savait si bien, qu'il a aidé Meryem à se mettre en selle lorsque nous avons pris la fuite.

Ici Meryem éprouva un nouveau tressaillement que l'émir et Khalaf seuls remarquèrent, l'emir feignit de n'avoir rien vu, mais un sombre nuage passa sur le front de Khalaf qui continua, cependant, de parler sans la moindre hésitation :

— Ce n'est pas moi qui ai tué l'homme

dont on a trouvé le cadavre, mes mains ne ressemblent pas à celles de Brahim-ben-Taïeb, elles sont pures de sang!

Meryem baissa la tête à ce flagrant mensonge, et ses yeux voilés, heureusement pour Ben-Chérif, se couvrirent d'une vive rougeur.

— Et maintenant, s'écria Khalaf, de quel crime m'accuse-t-on? J'ai enlevé une jeune fille qui s'était liée par serment à mon amour, qui était orpheline et maîtresse de son cœur... Je l'ai enlevée pour l'arracher au despotisme d'un tuteur, qui

abusait de son titre en voulant l'épouser contre son gré... Ce que j'ai fait, tout homme vaillant l'eut tenté ! La fille de l'Abib-ben-Taïeb est ma femme légitime; je ne l'eusse pas enlevée de Zemmora si, contrairement aux lois de la nature, on ne me l'eut pas refusée dans des intentions perfides.

Seigneur Abd-el-Kader, je lis sur votre visage que votre sagesse m'absout et que même elle m'approuve. Je n'ai donc plus à me défendre que d'une calomnie, et j'y répugne. Cependant il faut que le mensonge soit ici confondu.

Un enfant, aveuglé par une douleur, légitime sans doute, m'accuse d'avoir volé la jument Messaouda, qui appartenait à son frère; il a osé m'outrager, ce matin même, dans ma propre tente, et m'a fait l'affront d'abandonner dans votre camp le prix de la jument Messaouda, c'est-à-dire le cheval Chitann et quatre mille boudjous livrés par moi à la veuve de Salem. Salem est mort, il ne peut donc pas, à moins que vous ne fassiez un miracle, — vous, seigneur, le plus saint des hommes, — sortir de sa tombe et venir témoigner en ma faveur.

Le marché a été passé entre Salem et

moi, devant Dieu seul qui m'écoute, aux puits de R'lizann. Je n'ai pour appuyer mon dire que ma réputation d'honneur et mes serments... Eh bien ! je jure par le *coucher des étoiles* et *par la barbe du prophète* ! que je suis légitime possesseur de Messaouda, que Salem me l'a vendue pour le prix que j'ai payé. Maintenant douterez-vous, ô Musulmans? demanda Ben-Chérif se tournant gravement devant les témoins de sa déposition, et levant un doigt vers le ciel...

Abd-el-Kader fit un signe de tête qui manifesta, clairement, une opinion favorable à Ben-Chérif.

— Quelle objection feras-tu? demanda l'émir à Mebrouk.

— Aucune, répondit Mebrouk avec un sourire méprisant.

— Moi, je parlerai! s'écria la veuve de Salem.

— Tu ne diras rien! interrompit brusquement Mebrouk, rien, rien, rien! Je suis chef de famille, je t'ordonne de te taire, et tu obéiras.

— Notre raison est éclairée, reprit Abd-el-Kader qui consulta pour la forme son conseil, en adressant un regard à chacun de ses membres. Par la vérité de Dieu ! nous avons pesé le pour et le contre en faveur des plaignants, et notre arrêt, le voici :

Khalaf-ben-Chérif a eu tort d'enlever sa maîtresse Lella-Meryem ; il aurait dû réclamer notre intervention, et nous aurions sagement conseillé le kaïd de Zemmora.

Mais Lella-Meryem, en sa qualité d'or-

pheline, s'appartenait, et son union avec Ben-Chérif, consacrée par l'autorité de notre kadi, ne pouvant plus être rompue que par le divorce selon la loi, nous la consacrons de nouveau par notre jugement. Cependant, Khalaf-ben-Chérif paiera à Ben-Taïeb une amende de cent douros (1).

Le kaïd de Zemmora donnera deux cents douros à Mebrouk, pour prix du sang de Salem-ould-Kouïder, et Khalaf-ben-Chérif ajoutera mille boudjous aux

---

(1) Le douro, pièce espagnole, vaut, en Algérie, un peu plus de cinq francs.

quatre mille qu'il a déjà payés pour l'achat de la jument Messaouda, car nous estimons que Salem a fait un mauvais marché dans l'intérêt de ses héritiers; centmille boudjous seront comptés à titre de consolation à Amina, veuve de Salem-ould-Kouïder. Dieu est grand! il ordonne que ses fidèles serviteurs oublient tout ressentiment devant la chose jugée. J'ai dit.

Le secrétaire de l'émir dressa l'acte de ce jugement et les assesseurs déclarèrent par écrit, au bas de cet acte, qu'au moment de prononcer la sentence, Sidi-

Abd-el-Kader jouissait de la plénitude de ses facultés intellectuelles (1).

Les Garabas et les Flittas, qui s'étaient avancés jusque dans la tente pous écouter la décision du savant et pieux marabout, s'écrièrent par trois fois :

— Dieu est grand ! justice est faite ! l'émir est l'œil de la sagesse !

---

(1) Cet usage est assez généralement suivi dans les tribus. Les assesseurs du Kadi (juge) sont tenus de remplir cette formalité pour que le procès soit irrévocablement vidé.

Les chaouch s'employèrent à dissiper les groupes.

Brahim-ben-Taïeb eut assez de prudence pour cacher son mécontentement sous les dehors de la satisfaction, et il accepta une somptueuse *diffa* que l'émir lui offrit ainsi qu'à ses principaux cavaliers.

Khalaf-ben-Chérif, fort heureux de l'issue de son procès, affecta au contraire de la trouver rigoureuse, et les Garabas entourèrent Mebrouk et Amina pour leur faire des compliments.

— Nous ne savions pas, leur dirent-ils, que Salem eût trempé dans l'enlèvement; un seigneur comme Ben-Chérif ne peut pas mentir quand de si gros serments sortent de sa bouche; l'émir a lu dans les cœurs, et tout est ainsi pour le mieux, car notre honneur est sauf et le prix du sang doit vous satisfaire.

— Mon seigneur Salem a été assassiné, puis volé! s'écria la pauvre veuve.

— Assez, femme, interrompit Mebrouk, ne vois-tu pas que ces gens sont aveugles et sourds?

— Et maintenant, que feras-tu? demanda tout bas Amina à son beau-frère qui l'entraînait hors du camp.

— Quelque chose que je cherche! quelque chose de terrible! répondit l'enfant dont les yeux brillèrent d'un éclat farouche.

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII.

La Haine.

Meryem s'était appuyée au bras de sa nourrice pour regagner sa tente, où elle arriva moralement brisée.

— Lella, que se passe-t-il en toi? demanda la nourrice effrayée de la pâleur de la jeune femme.

— Ce que j'ai ? N'as-tu donc rien entendu ?

— Non, vraiment, les chaouch ne m'ont pas permis d'entrer dans la tente de l'émir; je n'ai rien vu, rien entendu, mais je sais que le seigneur Khalaf a proclamé son droit, que ce droit a été reconnu...

— Nourrice ! nourrice ! interrompit

Meryem en se jetant toute en pleurs dans les bras de la négresse, que va-t-il nous arriver? tu connais mon courage?... eh bien j'ai peur!

— En effet, mon enfant, pour que tes yeux laissent échapper des larmes, toi si brave, il faut que tu sois menacée d'un danger sans nom dont je m'alarme à mon tour..... Allons, parle.... ce danger n'est peut-être pas si terrible, si pressant... nous pourrons le conjurer...

— Je n'ai jamais craint la mort, et j'ai bravé dès ma plus faible enfance

des périls dont quelques hommes vaillans étaient émus...

Mais la colère de Dieu, nourrice, m'a toujours épouvantée, et c'est la colère de Dieu qui plane aujourd'hui sur ma tête... Il faut qu'en refusant d'écouter les conseils de mon père, et en m'obstinant à épouser Ben-Chérif, j'aie offensé le ciel violemment, car le ciel se venge et me frappe...

— Toi ! s'écria la négresse en frissonnant.

— Je me suis alliée au démon !

— Malheureuse ! si ton mari t'entendait...

— Qu'il m'entende !..... oui, c'est Satan que j'ai épousé.

La négresse, effrayée de cette audace qui, pour elle, tenait de la démence, couvrit de ses mains la bouche de Meryem, et, baisant ses vêtements avec une tendresse passionnée, elle lui dit :

— Oh ! de grâce ! écoute-moi parler, Lella !... ton imprudence me glace...

Ecoute : ton mari entre dans sa tente... un simple rideau nous sépare de lui... calme-toi, calme-toi, ou je meurs à tes pieds !..

— Pauvre Yaya ! murmura la jeune femme, c'est bien avec le cœur que tu m'aimes, toi !

— Est-ce que mon sang ne s'est pas changé en lait pour te nourrir, ma petite fille adorée ? répondit la négresse avec une expression de câlinerie touchante.

Et elle s'agenouilla aux pieds de Me-

ryem qui s'était assise sur un tapis, la couvrant d'un regard maternel plein de douceur et d'amour.

— Tu vas tout savoir, reprit Meryem; et, d'un doigt, elle montra le rideau qu'entr'ouvrait, en ce moment, la main de Ben-Chérif.

Sidi-Khalaf vint s'asseoir en face de sa femme; la nourrice s'éloigna de quelques pas, et alla se blottir, ramassée sur elle-même, dans un coin d'où ses yeux ardents ne quittèrent plus Meryem.

— Eh bien! commença Khalaf; que

penses-tu de la justice du pieux émir?

— La sainteté de l'émir ne protége pas tous ses jugements, répondit Meryem avec calme; mais l'homme se trompe fréquemment... Dieu seul est infaillible, il ne commet jamais d'erreur et n'est jamais abusé!

— Comme toi, reprit Ben-Chérif, se méprenant sur le vrai sens de cette réponse, j'ai à me plaindre de la sentence portée par Sidi-Abd-el-Kader, car cette sentence m'a infligé, d'une part, un blâme, d'autre part une amende...

— Ce n'est pas pour cela que je critique le jugement, interrompit Meryem.

— Et pourquoi donc? demanda Khalaf en fronçant le sourcil.

— Interroge ta consience, Seigneur. Ne m'as-tu pas vu frissonner plusieurs fois sous mon voile pendant que tu parlais devant ton juge?

— Non.

— Je vais donc t'ouvrir mon cœur,

car ma bouche ne sait pas mentir : tes sermens m'ont épouvantée... je me suis souvenue, malgré moi, pendant que tu proférais, sans trouble, ces redoutables serments dont l'enfer a dû se réjouir, des avertissements de mon père :

« L'homme que tu aimes, contraire-
» ment à l'autorité de mes conseils, me
» disait-il, est un homme fatal, impie,
» voué aux démons qu'il consulte selon
» les usages maudits des sorciers de
» l'*Oued-Noun;* il t'a jeté un sort et tu
» succombes à ses sortiléges; un jour
» viendra où tu béniras mon opposition
» à cette union, si tu y échappes; où tu

» pleureras toutes tes larmes, si ton opi-
» niâtreté l'emporte sur mes exhorta-
» tions. »

Voilà comment parlait mon père; et moi, confiante dans les élans de mon cœur je fermai l'oreille aux accens de cette voix tutélaire; je crus qu'on t'avait noirci dans l'esprit de mon meilleur ami... Hélas! ce matin, quand je t'ai entendu invoquer, dès le début de ta déposition, les êtres et les choses frappés de la malédiction divine, je me suis dit que mon père n'avait pas été trompé peut-être...

— Peut-être! interrompit Khalaf, ré-

pétant ce mot avec ironie : cette restriction est fort heureuse pour mon honneur, quoique tardive.

— Si tu ne m'avais pas interrompue, tu ne te féliciterais pas de cette restriction, seigneur Khalaf, car je n'ai achevé ni ma phrase ni ma pensée. J'ai donc tressailli en t'écoutant ; et ton regard a saisi mon émotion, car ce regard a tenté de me foudroyer... Mais je devais éprouver des terreurs plus cruelles, je devais t'entendre toi que je vénérais, toi que mon âme élevait au-dessus de tous les hommes, je devais t'entendre mentir avec cynisme, avec audace, au mépris de ta naissance illustre et de la sainteté de tes ancêtres !

— Femme ! s'écria Ben-Chérif avec un éclat de fureur, ne crains-tu pas que de mes deux mains j'arrache ta langue de vipère ?

La nourrice Yaya se dressa tout debout comme pour fondre sur Khalaf ; son visage osseux prit une expression terrible de courage et de désespoir.

Meryem lui fit signe de s'asseoir et continua sans trouble.

— Tes mains peuvent me déchirer ;

elles ne me feront pas souffrir autant que ta mauvaise foi, autant que ton impiété.

Tu as affirmé par serment que Salem-ould-Kouïder avait favorisé mon évasion du douar de Zemmora, à ce point qu'il m'avait aidée à monter sur sa jument Messaouda... Mensonge, Khalaf, mensonge.

Tu as affirmé par serment que tu n'avais pas tué l'homme de Zemmora.... Mensonge encore, puisque tu as frappé, devant moi, ce malheureux!....

Et maintenant, comment croire à tes

autres dénégations? Ben-Chérif, tu es un imposteur, tu as abandonné ce pauvre Salem à la colère de mon oncle; tu en as fait une victime, et c'est une lâcheté méprisable que de ne pas oser l'avouer...

Tu savais qu'il périrait; tu le savais si bien que tu lui as volé sa jument Messaouda, en proclamant un trafic qui n'a pas été conclu...

Tu es tombé de bien haut dans mon estime, et Dieu me punira, car c'est à cause de moi que tes mensonges l'ont

offensé, à cause de moi que tu as tué, à cause de moi que tu as volé!

— Silence, femme maudite! s'écria Ben-Chérif... ma patience est à bout... ta vie ne tient plus qu'à un fil.

— Et que m'importe la vie, puisque je ne t'aime plus ! répondit avec intrépidité Meryem. Tu ne m'es plus rien... tue-moi vite ou vas-t'en. La mort reçue de tes mains peut seule m'absoudre là-haut près de Dieu et de mon père, du crime de les avoir méconnus pour toi ; celui

qui outrage le Seigneur ne peut que rendre sa femme malheureuse... tu es un damné...

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Argenteuil. — Imp. de WORMS et Cie.